



RAYMOND BRUCKER

QUARANTE-HUIT HEURES DE LA VIE DE MA MÈRE

La Chapelle, ce 20 novembre 1832.

« Vous avez paru curieux, mon parrain, de tirer parti du récit que je vous ai fait avec la permission de ma mère; vos désirs sont des ordres pour votre filleule.

« Je vous envoie mes notes dont vous userez, je pense, avec toute la discrétion et toute la liberté convenables: discrétion pour les noms, liberté pour le reste. Il y a toujours quelque chose de trop patrimonial, de trop intime dans un semblable souvenir pour qu'on le livre à la publicité sans dépayser les curieux: c'est ce que prétend ma mère. Elle veut bien être franche avec vous et moi, pourvu que les noms de famille n'aillent pas au-delà du cercle de nos amis.

« Après avoir relu mon griffonnage, si je ne m'étais pas dit cent fois que vous le surchargerez d'un bout à l'autre, que, pour le moins, vous en rendrez la forme plus précise et le style plus tolérable, soyez certain

qu'en dépit de votre prière j'aurais tout jeté au feu. Voilà mes conditions: ne me tendez pas de piège.

« Votre filleule dévouée,

« PAULINE VERNEUIL. »

Le 25 juin 1832, par une matinée de lundi, trop belle pour être en harmonie avec les pensées qui m'avaient réveillée de bonne heure, ma mère et moi nous dirigeâmes vers la barrière de Ménilmontant; nous eûmes bientôt gagné le cimetière du Père-Lachaise. C'est, vous le savez, cher Parrain, le dernier asile de mon père; vous l'avez connu ce père dont le cœur pur, l'âme excellente et les nobles talents ont tant de fois depuis occupé nos veillées. Hélas! je l'ai perdu bien jeune! et lorsque ramenée à la hâte de ma

pension par ma gouvernante Victorine, moi, pauvre enfant, qui ne comptais alors que huit années, qui venais de jouer et de rire, je vis notre porte-cochère toute tendue de noir, ces files de voitures de deuil et la double galerie de chandeliers d'argent, spectacle qui m'étonna sans rien m'apprendre; lorsque, mouillant mon visage de vos larmes, vous m'eûtes dit : « Pauvre enfant, ton père est mort ! » ce fut à peine si je pus m'expliquer que ces paroles étaient un arrêt d'exil pour tous ceux qui n'allaient pas avec lui dans le ciel. Je pleurai de vos pleurs; je pleurai de l'effrayante pâleur de ma mère qui ne voyait, qui ne disait, qui n'entendait rien; je criai : je courus dans ses bras; ses sanglots éclatèrent dans mes embrassements. On m'a dit que j'avais sauvé sa vie : oh ! pourquoi, pourquoi donc ne m'avoir pas fait venir avant le dernier soupir de mon père !

Huit années de plus, et ces témoignages de reconnaissance qui sont venus en foule de toutes parts m'attester les bonnes actions de ce digne père, m'ont douloureusement expliqué cette perte. Mais elle n'est pas irréparable, si j'en crois mon cœur. Ici-bas, j'ai ma mère et vous, et je rejoindrai mon père dans le sein de Dieu. Il a laissé l'estime de son pays dans mon héritage : son legs ne sera pas profané.

Nous cheminions, ma mère et moi, sous les arbres, entre les tombes, et sans nous adresser la parole, comme on entre dans la chambre d'un malade, comme si l'on tremblait de réveiller ceux qui dorment. Je retenais mon haleine, je marchais avec précaution. Oh ! mon ami, comme les fléaux se sont entendus depuis quelques mois pour envahir les limites des champs ! La guerre civile et le choléra ont déraciné les ceps de vigne, fauché les luzernes, brisé les clôtures : on a semé les prairies d'ossements. Déjà le cimetière a triplé son enceinte, et l'on s'y perd. Parmi ces tertres fraîchement remués, où pleure un drapeau tricolore, où des saules et des couronnes de fleurs d'oranger s'effeuillent comme la vie, le regard hésite : et s'il y a, comme je l'ai oui dire, tant de fils qui ne viennent pas s'agenouiller devant les restes paternels, on ne doit en accuser ni l'irréligion ni l'ingratitude : c'est qu'ils ne les ont pas retrouvés.

A mesure que nous montions la colline, Paris, avec ses édifices décolorés par le brouillard, se développait sous nos pieds, laissant échapper des clameurs confuses qui se mêlaient pour nous aux froissements des herbes, aux harmonies matinales du cimetière.

Enfin, dans une des allées dont les acacias ont grandi, dont la végétation est serrée et sombre, nous aperçûmes un obélisque sous un berceau de chèvre-feuilles et de rosiers; les roses, vous le savez, étaient la fleur de prédilection de mon père.

A l'exclamation retenue qui m'échappa lorsque ma mère m'eut désigné la tombe, le feuillage du berceau fut tout à coup agité : une femme agenouillée se releva, nous aperçut, et fit retomber précipitamment un voile sur sa figure. Puis, d'un pas rapide et que l'effroi rendait chancelant, elle se hâta d'éviter notre rencontre. Nous la vîmes bientôt se perdre à travers les monuments et les cyprès qui nous environnaient de toutes parts.

« Victorine me l'avait bien dit, murmura ma mère à voix basse. »

Et cette réflexion n'était pas une confidence pour votre filleule; mais la préoccupation est indiscreète.

Comme j'allais me permettre une remarque, ma mère étendit le doigt : mes yeux s'arrêtèrent sur cette inscription, qui est de vous :

ICI REPOSE
JEAN-BAPTISTE-HENRI VERNEUIL,
DÉCÉDÉ LE X DÉCEMBRE MDCCCXXIII.
SON ÂME EST AVEC DIEU.
PRIEZ POUR CEUX QUI SURVIVENT.

Après une silencieuse prière pour vous, mon par-

rain, et pour maman, je cueillis une rose. C'est celle que vous avez reçue : vous me l'aviez demandée la veille. (Voir gravure page 8.)

Ceci n'est que pour vous, parrain : pour conserver quelque liberté en vous écrivant, j'aime à me dire que vous ferez grâce au lecteur de ces divagations de jeune fille. Je cause : vous conterez. Il me semble, qu'après avoir interrogé Dieu dans le recueillement du silence, en touchant le marbre froid qui recouvre le corps d'un homme de bien, la sécurité pleine de douceur et de mélancolie qui succède à nos larmes est une réponse mystérieuse : certainement le ciel nous l'envoie par un ange. Jamais peut-être je n'ai senti plus de vrai repos, un calme plus entier et plus pur, qu'après avoir murmuré vos noms et le mien comme des noms d'amis sur la rampe de la balustrade où notre meilleur ami repose.

Et j'ai cru lire le même sentiment dans les yeux de ma mère. Oh ! de tous les bienfaits de la création, le plus grand, mon ami, c'est encore un cœur religieux.

Nous nous étions assises d'un commun accord sur ce banc de gazon que vous avez construit vous-même, et que les touffes de rosiers embaument; nous nous taisions, parce que nous reportions mutuellement, l'une sur l'autre, la part d'affection dont mon père ne pouvait plus nous demander les marques.

Ce silence durait depuis quelques minutes, lorsque, brusquement, et promptement comme la pensée, ma mère se dégagea de mes étreintes; de ses deux mains elle ouvrit une percée dans un massif de chèvre-feuilles; et, le regard fixe, la poitrine émue, elle répéta sans songer à ma présence, avec cette expression distraite et réfléchie que vous lui savez :

« Victorine ne s'était pas trompée, c'est Cécile ! »

Pardonnez-moi la curiosité, vous qui n'en manquez pas, parrain. En vérité, il y avait tant d'émotion dans le son de voix de ma mère, que mes ruses d'enfant pour la rendre indiscreète, pouvaient à toute force n'être que l'instinct filial de la sollicitude et de l'intérêt. Je ne demandai rien, mais j'eus l'air alarmé : c'est peut-être, dans une pareille circonstance, le comble de la politique.

Dès ce moment, c'est ma mère qui parle : si je l'ai faite peu spirituelle, ce n'est pas par manque de respect filial : en vérité, c'est sa faute et votre faute. Où donc avez-vous pris la fantaisie de me charger de cette responsabilité ?

Je puis te confier, Pauline, me dit ma mère, les souvenirs que l'apparition de cette femme, qui fut ma première amie, vient de réveiller dans ma mémoire.

C'était en 1814, j'avais dix-neuf ans : aujourd'hui que j'ai doublé cet âge, je puis dire que j'étais jolie, et fort jolie. Les jeunes filles se font rarement un mystère de cette bienveillance du ciel : tous les regards le leur disent, les leurs d'abord.

Mon père Honoré Duclos, occupait, durant l'Empire, je ne sais quelles fonctions obscures et lucratives près du chef de l'Etat. La Restauration vint et le déposséda de son emploi : de là, j'imagine, des regrets et des ressentiments qui mêlèrent du fiel à ses opinions. Ce fut un accident dont il ne put se consoler, bien qu'il songeât depuis longtemps à se retirer de la vie active. Pour tout dire, il comptait léguer son emploi à mon frère Frédéric; mais Frédéric, peu curieux de porter une chaîne, fût-elle d'or, se proposait un avenir littéraire, en dépit des représentations de sa famille. La liberté de la presse le faisait souscrire d'assez bonne grâce à l'octroi de cette chartre qui blessait si profondément la fierté de mon père, et qui le rendait électeur. Mon père voulut bien être électeur, mais il resta bonapartiste. Il avait alors quarante-cinq ans, une santé robuste et vingt bonnes mille livres de rentes; cela aide à supporter le chagrin. Le sien était bruyant, et ma mère Adélaïde partageait à cet égard tous ses ressentiments, plutôt par vivacité d'affection pour son

x-128293
40547 III

0-08/104/8



[5] S-2255

mari que par profondeur de ressentiment contre qui que ce soit : c'était une femme d'une bonté de cœur inépuisable. Les colères de son mari se réfléchissaient sur elle comme les nuages du ciel sur un lac paisible. Hors de là, c'était une chrétienne dans toute la sainteté du mot. Les soins de son ménage et l'éducation de notre petite sœur, blonde et chétive enfant, l'absorbaient : l'ordre et la magnificence bourgeoise régnaient chez nous. Je vois encore les batailles, les bustes, les tableaux qui tapissaient nos appartements du haut en bas ; Napoléon se trouvait à chaque encoignure de notre logis, comme une protestation contre le triomphe de la Légimité.

Lors de l'invasion des alliés, qui s'était répandue comme un large fleuve sur la France, par un vide laissé dans les lignes de l'armée impériale, poignée de braves contre un million d'hommes, des flots de Prussiens avaient inondé les environs d'Épernay, où se donnèrent de grandes batailles aux plaines de Champaubert et de Montmirail. Mon père, instruit un des premiers des vrais dangers que courait la France, dangers dont on n'avait encore que de faibles notions à Paris, brava le risque d'être fusillé comme un espion pour venir m'arracher à mon couvent, qui se trouvait au centre des opérations militaires. Les bons secours d'un capitaine de carabiniers, Cyprien Milleret, ne lui furent pas inutiles en cette occasion. C'était un grand et bel homme de trente-trois ans, avec de longues moustaches brunes qui d'abord me firent peur, le teint vif, l'air un peu haut. Au total, il ne me déplût pas : sous l'uniforme et dans cet embrasement du sol, comme tant de soldats généreux prêts à donner leur vie sur un ordre du chef, sans délibérer, il me retraça les modèles de ces dévouements chevaleresques, de ces bravoures à toute épreuve, dont les chroniques du moyen âge nous ont raconté les hauts faits avec tout le coloris du roman. La République et l'Empire ont produit de ces hommes de fer. Quelque chose de romanesque se mêle à nos premières impressions : cela reste dans le cœur et dans la mémoire. Il faut avoir assisté, jeune encore, pâle d'épouvante, et sous le vertige d'une époque toute militaire, à ces évolutions d'armées qu'une seule volonté remue, pour bien comprendre l'irrésistible intérêt que de faibles femmes accordent par privilège à l'épaulette d'un officier, à la dignité de la bravoure, alors que les plaines sont désolées par l'hiver et la mitraille, que la fumée du canon se mêle aux intempéries, que toutes les fortunes sont en jeu, que la sécurité n'est nulle part et le danger partout, qu'un gouvernement expire dans l'agonie et le bruit des armes. Mon père ne cessa de me répéter depuis que nous devions la vie au capitaine. La reconnaissance est une belle chose, car elle est rare ; mais pour bien dire, si Milleret fut notre sauveur, ce fut sans doute par dessus le marché, puisque, par la même occasion, on fit débusquer à deux régiments prussiens, un village qu'ils allaient raser avec l'incendie. Cent carabiniers se dévouèrent : la moitié périt. J'entends encore les cris : je vois encore les flammes. Les ennemis ne lâchèrent pied sur les décombres que pour être passés tous au fil de l'épée. Ils criaient grâce, ils jetaient leurs armes, ils tombaient à genoux : on ne les écouta pas. C'était une nécessité. Pour ce fait d'armes, le capitaine Milleret eut la décoration de la Légion d'honneur.

Après le mois de mars, le capitaine qui voyait tout avenir militaire perdu, n'ayant pas voulu servir les Bourbons, rentra dans la vie civile : il rencontra mon père à Paris. Mon père n'en se donna pas de repos que le capitaine ne se fût installé, comme locataire, dans notre nouvelle maison de la rue Saint-Lazare, près de l'ancien Tivoli.

Un vieux soldat, qui l'avait suivi dans ses campagnes, composa tout son domestique. Joseph était intelligent et fidèle : il suffisait pour le ménage d'un garçon, le pansement d'un cheval, et l'entretien d'un cabriolet.

Le capitaine Milleret était républicain : même dans les rangs de l'armée, on le regarda toujours comme du parti des mécontents. « Mais qu'importe, disait son colonel, s'il ne boude pas sur le champ de bataille ? » Cette opinion ne devint que plus âpre à la suite de l'asservissement du territoire : la Légimité lui parut une insulte de plus à l'orgueil national. Il disait surtout, avec amertume, que la République avait sauvé la France, et que l'Empire l'avait perdue. C'était son grand argument. L'ascension rapide vers les grades et les honneurs, de tant d'hommes de son âge, qu'il pensait valoir, avait-elle secrètement ulcéré son orgueil ? Ses doctrines d'égalité ne venaient-elles pas du chagrin de tant d'éclat, et de la mortification d'être resté dans la foule ? Ce sont des réflexions que l'on ose à peine, et que l'on ne communique à personne. Je craignis, les premiers jours, que la discorde ne se fût logée chez nous ; mais comme il débâtait à merveille contre les ailes de pigeon des voltigeurs de Louis XIV, et qu'il détestait tant soit peu les nobles, la meilleure intelligence régna entre mon père et lui : les rancunes de parti s'accrochèrent de ces amalgames. Je dois le dire, l'esprit de convenance ne présida pas toujours au choix des mots dont le ressentiment des partis enrichit chaque jour le vocabulaire politique : il y avait bien des choses neuves et choquantes pour mes oreilles, dans ce qui se disait chaque soir, autour de la lampe, entre deux cents de piquet, le jeu favori de ma mère. Elle et moi, nous avions de la piété : on ne réfute pas le sentiment avec des sarcasmes. Malgré l'intérêt naif dont je me pénétrais franchement pour un homme que mon père déclarait un héros, je pensai quelquefois, sans le témoigner autrement que par ma réserve, que l'éducation des camps laisse beaucoup à désirer ; et que M. Milleret, sabreur en toute circonstance, pourrait avoir plus de ménagements pour ce qu'il appelait, avec M. Duclos, nos préjugés de femmes. Aussi je m'étudiais afin de le contraindre à s'étudier, et mon air froid lui reprenait l'autorisation d'une licence qu'il tenait d'ailleurs du langage de mon père. Mais à propos de mon visage contrainct, il m'appelait sa jolie boudeuse ; il me disait qu'il apprendrait volontiers le catéchisme, et qu'il le répéterait sans une seule faute si je voulais le prêcher et le convertir. Ma gaieté naturelle l'emportait : mes bouderies s'évaporaient en coupables éclats de rire.

On ne prend jamais avec impunité de l'autorité sur les gens. Bientôt Milleret se mit en frais pour me plaire. Je peignais assez bien le paysage, il voulut dessiner ; je touchais passablement du piano, il acheta un violon. Dans un bal chez une de mes amies de couvent, Cécile Lambert, qui demeurait vers le haut du village de La Chapelle, il se montra fort mauvais danseur, mais très-complaisant cavalier. Sa bonne mine et ses manières eurent du succès dans le cercle de nos connaissances. Mes amies n'en parlaient beaucoup, et je leur en parlais sans déplaisir.

Un jour, au jardin, que, penchée sur l'épaule de M. Milleret, je venais de saisir le porte-crayon pour lui donner tout à la fois le conseil et l'exemple, en lui témoignant une sorte de bienveillance badine qui rentrait dans mes attributions de précepteur, ma mère qui nous observait depuis quelques minutes, me dit en souriant d'un air fin :

« Je crois, Marthénice, que le capitaine fait des progrès. »

Je devins toute rouge et je me sauvai dans ma chambre.

Le lendemain le capitaine me demanda en mariage.

Orphelin à la première révolution, il n'avait pas de famille, et nous en avions alors une assez considérable : ma petite sœur ne mourut que deux ans après. Mon frère ne paraissait pas encore sur la voie de cette grande fortune qu'il nous annonçait cependant alors avec une rare assurance, sans doute parce que cela faisait damner mon père, irrité de le voir gaspiller du

temps. Le capitaine leva tous les obstacles : il demanda qu'on voulût bien admettre le pauvre soldat au nombre des enfants de la famille, et déposa dans les mains de mon père un portefeuille qui contenait ma dot. Ce fut son expression : il y avait 80,000 francs. Je ne connus ce détail que longtemps après. Le cœur de ma mère fut tout à fait gagné. Ce soir-là mon père fut un peu républicain, le capitaine un peu bonapartiste. Mon frère s'amusa de cet échange d'opinions, et devina juste en m'en rapportant tout l'honneur.

Dès ce jour nous fûmes regardés, M. Milleret et moi, comme fiancés, et les formalités préliminaires mirent seules quelque retard à notre mariage. On s'occupa des papiers. En attendant, pas un bal n'avait lieu chez Cécile Lambert qu'on n'y invitât le beau capitaine : il était aux petits soins pour ma mère, et se jetait avec bonheur à travers les disputes qui s'élevaient, matin et soir, entre le père bonapartiste et le fils constitutionnel. De plus, il fabriquait des chariots pour traîner ma petite sœur dans les allées de notre jardin : il l'habillait même en soldat avec des buffleteries et une giberne de papier. Il m'aimait dans toutes les personnes de ma famille. Enfin il venait nous rejoindre, le dimanche, au sortir de l'église, et gardait un flegme imperturbable lorsque le donneur d'eau bénite lui tendait inutilement le goupillon.

Un matin, à l'exception de mon frère, qui, par suite d'une cote mal taillée pour obtenir la paix, venait de prendre son logement de garçon dans le voisinage du Luxembourg, nous étions à déjeuner dans la chambre de mon père. Victorine, aujourd'hui ta gouvernante, alors attachée à Cécile Lambert, vint, en grande hâte, avec ce petit air vieille fille et bon qui fut toujours le sien, car c'est la plus inaltérable figure que j'aie rencontrée de ma vie. Elle était joyeuse de quelque nouvelle qu'elle brûlait de nous dire, et m'apportait une lettre de sa maîtresse.

La lettre disait en substance :

« Si tu n'es pas, à midi précis, à la Folie-Lambert (elle avait ainsi baptisé sa maison de La Chapelle), tu peux te considérer comme la plus cruelle ennemie de ta meilleurs amie.

« CÉCILE. »

« Qu'y a-t-il donc, Victorine ? demanda ma mère.

— Ah ! madame, c'est M. Henri Verneuil qui vient de nous arriver comme la foudre. Figurez-vous qu'il est aussi noir qu'un nègre, et qu'il se porte comme un charme. J'espère bien qu'il ne retournera pas à Constantinople, ou dans l'un de ces affreux pays qui gâtent le teint, lui qui l'avait blanc comme la neige. C'est un meurtre d'envoyer les jeunes gens si loin. — Mais, qu'est-ce que je dois dire à mademoiselle Cécile ?

— Ma fille ira, dit vivement mon père. »

Victorine salua et sortit : elle embrassa tout le monde dans l'antichambre.

Sans doute cette nouvelle avait occasionné quelque révolution notable dans nos physionomies : ce ne fut chez moi, tu le verras bientôt, mon enfant, qu'une émotion de curiosité. Mon père rayonnait de joie.

« Qu'est-ce donc que ce M. Henri ? demanda le capitaine d'une voix légèrement altérée.

— C'est, répondit M. Duclos, un jeune chirurgien de la plus haute espérance, à peine âgé de vingt-quatre ans, et que Napoléon, depuis près de trois années déjà, sans doute pour quelque secrète mission diplomatique, faisait voyager dans le Levant : il était accrédité près du sultan Mahmoud, avant l'alliance de la Porte-Ottomane et du cabinet de Saint-Pétersbourg, si désastreuse pour notre expédition de 1812. Il fut chargé de reconnaître les symptômes de la fièvre jaune. Sans la chute de l'Empire, ce digne garçon aurait fait un chemin rapide.

— A-t-il servi ? répartit Milleret.

— Il a fait mieux que cela, m'écriai-je avec pétulance et pour riposter à l'accès de dédain qui perçait dans la voix du questionneur ; il a volontairement

couru au-devant des dangers que de plus braves n'affrontent pas toujours. Le courage, M. Milleret, ne marche pas exclusivement avec l'épaulette, le champ de bataille et le drapeau. On sait que le boulet vient du côté de l'ennemi : la peste n'a ni la fumée ni l'éclair, on respire et l'on est mort. Partout il a combattu la peste, et partout il a vaincu. »

Le feu de mon discours monta au front de Milleret.

« Vous connaissez assurément cet heureux brave ? » me dit-il en arrêtant son œil noir sur le mien.

J'éprouvai de l'embarras.

« Mon Dieu non, dit ma mère : Marthénice et son frère ne le connaissent que par nous : mais il suffisait de lire les lettres de Henri à sa cousine, pour qu'on s'intéressât à ce jeune homme si modeste et si méritant, doux et intrépide, ayant à la fois de l'âme et de la bonté ; c'est un trésor pour la famille dont il deviendra le modèle et le chef, pour la femme qui le méritera. Jamais il ne parle des périls de ses voyages, du bien qu'il fait, de l'esprit de résolution qui le caractérise ; et sans les lettres de M. Stefano Lalzani, son compagnon de voyage, la moitié de l'orgueil que Cécile montre, avec raison, d'être sa parente, serait encore à naître.

— C'est de la diplomatie en effet, murmura le capitaine. »

Le regard singulier de M. Milleret me fit devenir écarlate. Aurait-il pris de la jalousie sur un mot ? me mis-je à penser. Notre enthousiasme aurait-il froissé son amour-propre ? Et, surmontant l'espèce de battement de cœur qui venait de me prendre, en voyant le capitaine se lever silencieusement pour arpenter avec distraction le parquet de la chambre, je l'instruisis, en ayant l'air de ne parler qu'à ma mère, de quelques détails de famille que je te donnerai, sauf le désordre de mon discours.

Cécile avait cinq années de plus que moi. Son père et le mien s'étaient liés pendant la République : ils eurent depuis des rapports d'affaires. De bonne heure, avec sa petite supériorité d'âge de demoiselle sur mon âge d'enfant, Cécile m'avait accordé la meilleure part dans ses amitiés qu'elle jetait, s'il faut le dire, un peu trop à la tête de tout le monde. A mesure que je l'aimai mieux, je ne pus m'empêcher de reprendre à ses manières si démonstratives : mais elle interprétait mes remarques dans le sens le plus favorable, et me taxait, en riant, de jalousie. Lors de la mort de son père, veuf lui-même depuis quelques années, Cécile, confiée, ainsi que son cousin Henri, à la tutelle d'un de leurs oncles communs, le seul qui restât de leurs deux familles, paternelle et maternelle, demanda qu'on la mît au couvent d'Épernay : nous y grandîmes ensemble, toujours plus amies. Elle passait habituellement ses vacances en Touraine, près de son tuteur. A la reprise des classes, dans nos récréations, sous les charmes du jardin, elle cherchait l'endroit le plus solitaire pour me parler de son cousin Henri. Sur ce chapitre, elle ne tarissait pas, elle me lisait quelquefois des fragments de leurs lettres : Henri était le petit mari de Cécile : Cécile la petite femme de Henri. Je m'intéressais même à ces enfantillages. Je me souviens encore, un jour que ma famille vint nous voir, du rire impertinent de mon frère Frédéric, rire pour lequel je lui fis la guerre, lorsque, sur l'éloge d'une belle âme, d'un trait de résolution, d'une répartie spirituelle, à propos de tout, enfin, Cécile s'écriait, avec cette vivacité qu'elle ne maîtrisa jamais : « C'est comme mon cousin ! »

Ma mère et mon père le connaissaient et s'en montraient charmés. Ils en rebattaient à dessein les oreilles de leurs fils, car Frédéric était plus satirique et moins affectueux qu'on ne l'eût désiré : c'est le vice des caractères indépendants. Ces redites amenèrent plus d'une scène. Le rire de Frédéric s'expliquait donc, à mon esprit, par la manie de l'opposition et le besoin de l'incrédulité : cependant, une secrète répulsion de la vanité qu'on humilie, le tenait en garde contre le désir de nouer connaissance avec ce petit cousin dont on faisait un grand homme. A tel point que Henri, étant

venu loger huit jours chez mes parents, rue Saint-Lazare, lors des fêtes parisiennes pour le mariage de Marie-Louise, Frédéric, prévenu du jour de l'arrivée, resta le double de ce temps à Versailles, et sans donner de ses nouvelles, pour ne pas entrer en comparaison avec l'insupportable chef-d'œuvre dont on lui rompa la cervelle. J'étais alors malade au couvent.

Bon nombre de choses s'exécutent par cela seul que l'on s'en est longtemps occupé. En 1810, Cécile et Henri atteignirent ensemble l'âge de leur majorité; et, malgré quelques objections de leur oncle, qui les trouvait, par cela seul, sur un pied d'égalité très-dangereux pour un avenir prochain, où Cécile serait beaucoup trop vieille relativement à Henri, et Henri beaucoup trop jeune relativement à Cécile, comme ils étaient leurs maîtres et les maîtres de leurs fortunes, le mariage, blâmé par les uns, approuvé par les autres, marcha rapidement vers sa conclusion. J'étais naturellement de l'avis de Cécile.

Mais, à l'incendie du bal donné chez le prince Schwartzberg, Henri, s'étant trouvé dans le voisinage, montra, pendant cette bagarre, sous les yeux de Napoléon, tant de présence d'esprit et de sang-froid, qu'un mot du maître, dit quelques jours après en présence de mon père, et dont une lettre fit aussitôt part à l'oncle de Tours, décida brusquement de la carrière de ce jeune homme. Cécile a toujours pensé que son oncle n'était pas étranger à la mission dont l'Empereur chargea son futur. Après mille évanouissements et autant de promesses, il fallut se séparer. Un regard des Tuileries faisait le destin d'un homme : on ne balançait pas.

Des lettres charmèrent et irritèrent parfois les ennuis de Cécile : c'étaient des récits de voyages, des excursions dans les pachaliks de l'Asie-Mineure, des caravanes aux déserts de la Syrie, des haltes au pied des Pyramides; là principalement où la peste, où le typhus, où la fièvre jaune se signalaient par des ravages et décimaient les populations : avec cela, des peuplades féroces, des périls de chaque jour, et des maladies dont le jeune chirurgien fut frappé, comme le choléra vient d'en révéler à l'Europe. Cécile se mourait de peur : elle ne put pardonner à son oncle une séparation si cruelle, que lorsque le vieillard la fit appeler près de son lit de mort, pour recueillir ses volontés, sa bénédiction et son dernier soupir. Lui aussi, cet homme si ferme et si résolu, s'éteignit avec douleur, car il aimait son neveu comme un fils : il se reprochait son exil. Cécile resta chargée des intérêts de Henri.

Je me souviendrai toujours d'une lettre signée Stefano Lazani, qui nous arriva, coupée, percée, imprégnée de vinaigre, datée d'Alexandrie en Egypte. Ce Stefano était un jeune chirurgien milanais, que les rapports d'esprit et d'âge, peut-être aussi de profession et de circonstances, avaient uni comme un frère à son camarade. Cette lettre, effrayante par les détails qu'elle nous donnait sur leur situation désespérée, au milieu d'un pays rongé par la fièvre jaune, où les ruines des races d'hommes s'entassaient sur les ruines des édifices, cette lettre nous fit trembler : on n'osa rien dire à Cécile.

Mais notre alarme fut de courte durée, et tour à tour, depuis ce temps-là, mon père et Cécile reçurent force lettres des deux amis, écrites à la dérobée, j'imagine, tant ils se répandaient en éloges l'un de l'autre, comme si chacun d'eux n'eût été que l'historien de son compagnon.

L'amour de Cécile pour son cousin fermentait d'autant plus, à la suite de mille retards de ce funeste voyage, que, depuis la dissolution des intérêts politiques de la France et de la Turquie, le jeune chirurgien avait vingt fois annoncé son retour ; mais la Méditerranée était fermée à nos voyageurs.

Enfin, il arriva chez Cécile comme la foudre, suivant l'expression de Victorine : et pour moi, qui ne le connaissais pas, pour mes parents dont la conversation, si tiède d'ordinaire, s'enflammait en parlant de

lui, pour Cécile qui devait extravaguer de joie, c'était un grand événement. Mais tout cet éclat, je l'avoue, devait au moins émerveiller M. Milleret : je pressentais aussi que les explications ne sont jamais sans inconvénient.

Malgré l'exemple que j'aurais pu tirer de l'animosité de mon frère abasourdi par les louanges qu'on donnait à M. Henri Verneuil, j'allai en véritable étourdie, j'allai, j'allai : et de telle façon, et si bien, que je n'eus pas même le loisir de m'arrêter sur le terrain glissant de l'apologie, lorsque je vins à m'apercevoir que je produisais un effet directement contraire à mes intentions de paix envers le capitaine.

Milleret ne vint à mon secours par aucun signe, et parut s'obstiner à compter méthodiquement ses pas dans la chambre, tandis que je récapitulais à ma mère des choses que je tenais d'elle seule, et que, assurément, elle savait mieux que moi. Mon père m'écouta sans m'interrompre : ce que les indiscrets doivent craindre avant tout, c'est la conspiration du silence.

Mais, d'une part, cela m'aïda vite à prendre mon parti. « Ma foi, que Milleret se fâche à son aise, puisqu'il est si ridicule ! »

Et j'allai préparer ma toilette.

Après tout, je comptais franchement sur le bras du capitaine : et c'était aussi son intention, lorsqu'en mettant le pied sur le seuil de la chambre de mon père, j'entendis M. Duclos lui riposter : « Mais vraiment vous n'y songez pas, mon cher Milleret ; et notre rendez-vous chez le notaire ? »

Le capitaine se résigna par un geste.

« Me permettez-vous d'aller vous reprendre ? » me dit Milleret d'une voix émue. — Pourquoi me laissez-vous l'alternative du consentement ou du refus ? Il hésita. « C'est que... je ne sais pas si je dois montrer aussi de l'empressement pour courir à la rencontre de M. Henri Verneuil, de ce phénomène, qui nous vient de l'Orient comme le soleil. — Vous n'avez pas votre semblable, capitaine, lorsque vous voulez être de mauvaise grâce. — Point du tout : et vous me flattez, Marthénice. — Alors, ne poussez pas plus loin les scrupules de l'étiquette ; car, dans tout ceci, je ne vois qu'une invitation de ma meilleure amie, et qu'un événement dont je dois être la première à la féliciter. Voulez-vous me rendre ridicule ? Je resterai. »

Mon père s'impatientait ; M. Milleret me baisa la main : le nuage était passé. Tous deux sortirent.

« Et de la sorte, je vais partir seule ? dis-je à ma mère. — Il ira te rejoindre, reprit-elle en me baisant au front. Dieu soit loué de ton mariage, mon enfant, car ce mauvais sujet de Frédéric a probablement ses mystères. Eh bien, Marthénice, lorsqu'on ne peut plus compter sur le bras d'un frère, il n'est pas mal d'avoir à sa disposition le bras d'un mari. Dis à M. Henri que nous le verrons tous avec joie : cette fois, j'espère, mon fils ne le fuira plus. »

Il faisait une journée superbe. Le ciel était aussi beau que celui qui se déployait devant nous. Nous touchions à cette saison de l'année, si riche et si généreuse, où, comme pour rappeler à l'homme les splendeurs anniversaires de la création, le soleil, par la seule magie de sa présence, féconde et fait éclore de toutes parts des fruits et des fleurs. L'air est plus ardent, et l'ombre est plus épaisse. Dans les plaines, jaunes de moissons, le vent furtif de l'été qui n'a plus de souffle, creuse et roule des ondes à la surface des épis mûrs. L'espace est encore solitaire, mais il va se remplir. La bonté de Dieu se mêle aux beautés de la nature : les moissonneurs vont quitter la prière.

Joseph avait attelé le cabriolet de son maître et m'attendait. Il me mena comme un éclair à La Chapelle.

Il y avait nombreuse réunion au jardin lorsque j'y pénétrai.

Henri Verneuil était au milieu d'un cercle de nos grandes amies de couvent et d'anciens camarades, attirés par la nouvelle de son retour. Ma présence ne

fit qu'ajouter à ces épanchements affectueux ; la joie pétulante de Cécile à ma vue et la précipitation qu'elle mit à nous pousser au-devant l'un de l'autre, dénonçaient mon nom à son cousin. « Nous sommes de vieux amis, si nous ne sommes que de nouvelles connaissances, me dit-il. » Et il m'embrassa. « Cette bonne Cécile, ajouta-t-il en réunissant dans ses mains la main de sa cousine à la mienne ; elle a dû vous parler de moi comme elle m'a parlé de vous. Je vous ai faite bien jolie dans mon idée ; mais la vérité désespère mon imagination. »

J'aurais pu lui dire la même chose ; mais cela n'eût pas été si flatteur pour lui.

De nouveau l'on se groupa pour lui faire décrire les spectacles bizarres des nations dont il avait parcouru le territoire, leurs guerres de fanatisme, leurs mœurs originales. Henri racontait avec mesure. Sa mémoire était un album qu'on pouvait feuilleter pour le suivre pas à pas. Dans ses digressions à perte de vue, complaisant à toutes nos demandes, semant d'épisodes caractéristiques ce voyage qui ne nous fatiguait pas, Verneuil épuisa son répertoire sans épuiser notre curiosité. Des larmes vinrent quelquefois s'éteindre au bord de nos paupières ; d'autres fois, il leur faisait succéder de longs éclats de rire. Je l'aurais écouté dix ans de suite.

« Je vous prends tous à témoin, s'écria Cécile (en nous interrompant au beau milieu d'une anecdote attendrissante), que ma bonne amie Marthénice se laisse embrasser les mains à chaque instant. »

Cela était vrai, et je n'y pensais pas : cette malignité nous ramena dans les mœurs nationales. On se mit à danser des rondes d'enfance, à courir par les allées fleuries du jardin, à se livrer enfin sans scrupule à ces essors de folie, dont on ne se fait jamais répéter le signal, lorsqu'on a sur le front un ciel pur, dans la poitrine une âme jeune et pleine de ressort, sous les pieds une vaste pelouse de gazon.

Henri, pour sa bien-venue, et il ne demandait pas mieux, eut tous les honneurs de la persécution : il ne se montra pas plus emprunté, pour lutter d'extravagance avec nous, que s'il secouait la poussière des bancs du lycée. La guerre dégénéra bien vite en pillage : il effeuilla les rosiers pour se défendre ; guerre plus dommageable pour le jardin que pour lui, car il nous embrassait malgré nos résistances lorsqu'il avait épuisé ses munitions. Le jeu met les préférences à l'aise. Je crus m'apercevoir qu'il s'arrangeait fréquemment pour que je fusse la plus alerte lorsqu'il fuyait, et la moins rapide lorsque je voulais fuir. Je me ravaisai. Il me sembla même que Cécile, tout en voulant faire à ses bonnes amies les honneurs de la galanterie de son cousin, se mordait quelquefois les lèvres jusqu'au sang. Je résolus d'éclaircir un doute. Sur une marque d'inquiétude qui faisait allusion à cette crainte, elle réfuta très-clairement ma pensée dès le premier mot. J'avais frappé juste. Je prétextai quelque fatigue pour me reposer ainsi qu'elle. Cécile ne jouait plus ; mais c'était grandement de la faute de son cousin.

Il revint presque aussitôt en élevant dans les airs, pour les préserver du pillage, les deux seules roses que notre folle bataille eût respectées dans toute l'étendue de ce délicieux parterre. La plus belle de ces fleurs était du côté de mon amie ; mais, sur un coup-d'œil que ce jeune homme interpréta bien contrairement à ma pantomime, au moment même où nous étendîmes simultanément les mains, il mit avec tant de subtilité ses bras en croix, que Cécile s'empara de celle que je croyais prendre, et que j'eus, sans l'avoir désiré, la préférence. Ce surcroît d'espérillerie me contraria ; car, en fait de procédés, Pauline, rien n'est indifférent à notre sexe. Mademoiselle Lambert, un peu déconcertée, laissant échapper dédaigneusement du bout des doigts la rose sur la pelouse, félicita son cousin, d'un ton si railleur, du goût singulier qui le dirigeait lorsqu'il s'avisait de choisir, que ma conscience dut accepter l'outrage qui ne s'adressait, en apparence,

qu'à la fleur. Personne, je pense, et Henri moins que les autres, ne prit garde à cette hostilité ; mais, émue au-delà de tout ce que je pourrais te dire, je profitai du tumulte qui recommençait autour de nous pour gagner à petits pas une charmille, et, de proche en proche, l'escalier du pavillon où devaient se trouver pêle-mêle, sur les canapés et les fauteuils, les écharpes et les chapeaux de paille dont Victorine nous avait débarrassées.

C'était manquer, suivant ma façon de voir, à toutes les bonnes grâces, je ne dis pas de l'amitié, mais de l'hospitalité, que de me choisir pour victime d'un dépit si ridicule. Aussi je découvrais mille insultes dans cette insulte. La question était de savoir si Cécile n'avait pas, de propos délibéré, voulu me donner en spectacle, par une avanie dont il me fut interdit de me plaindre.

Dans cette alternative, le bras arrondi sur la boule d'une balustrade dont la rampe en demi-cercle s'élevait avec les degrés du perron ; respirant à mon insu le parfum de cette rose qui me brouillait, peut-être, avec ma meilleure amie ; froissant du pied la bordure de buis d'un petit parterre de giroflées ; je me laissais aller, à vol d'imagination, dans l'espace qu'ouvrait à mon esprit cette subtile question d'amour-propre, lorsque je me sentis tout à coup enlacée par la taille, et que, presque simultanément, avant d'avoir pu me reconnaître, le bruit rapide de deux éperons de fer retentit sur le parquet du salon.

Henri me disait gaiement : « Je vous prends donc à nous fuir, belle rêveuse. »

Le capitaine Milleret, la figure bouleversée, face à face avec nous, était sur la porte vitrée du pavillon.

Il y a des malentendus qui ne s'expliquent jamais : il en existait un entre moi et Cécile, un autre entre le capitaine et moi. C'était une double fatalité : je n'y pouvais rien.

Ma longue et maladroite apologie du matin à propos de M. Henri Verneuil, me revint en tête : cette expérience me fermait la bouche. Quand il y a des écueils partout, le mieux est de se recommander à la Providence.

M. Milleret nous salua froidement et descendit du perron. « Mademoiselle Cécile Lambert ? dit-il au jeune homme. — C'est ma cousine, répondit l'écervelé qui retenait un de mes bras dans les siens. — Ah ! reprit le capitaine dont le regard se porta vers moi ; et... vous êtes son cousin ? — Suivant les règles les plus évidentes de la logique. » Et il s'inclina.

Ce qui doit sembler, au premier abord, une naïveté du capitaine, n'était, dans le fond, qu'une remarque insidieuse dont il me donnait à calculer la portée : la réplique impertinente de Henri n'alla pas tout de suite jusqu'à l'intelligence préoccupée de M. Milleret, qui gardait un sérieux de glace. Un sourire se fixait sur les lèvres de Verneuil. Il ne me quittait pas. Par bonheur, Cécile Lambert et le reste de la compagnie débouchèrent fort à propos de tous les bosquets du jardin, et ce fut alors seulement que j'entendis les derniers coups de la cloche du dîner.

Henri, que l'on mit au fait de la position du capitaine à mon égard, ne crut pas devoir pour cela, et je lui en sus gré, perdre l'occasion de rester avec moi. Ce fut donc lui qui me conduisit à ma place, tandis que je tremblais depuis que je n'avais plus rien à craindre ; et M. Milleret nous suivit en donnant le bras à Cécile. On se mit à table ; de la sorte, nous étions séparés, mais face à face.

Il y eut tellement d'urbanité dans les manières du jeune chirurgien, qui causait, qui écoutait à merveille, qui savait surtout mettre avec beaucoup de tact nos divers convives sur leur texte favori, que les premiers embarras se dissipèrent graduellement de part et d'autre. Après quelques attentions délicates, quelques regards plus ou moins francs, et deux ou trois sourires, une sorte de paix se conclut entre les deux camps ; le diplomate le plus pénétrant n'aurait pu

supposer que nous tenions en réserve des motifs de guerre. Milleret prit texte de la cordialité, cette étiquette de la campagne, où l'âme est disposée à s'épanouir comme l'horizon ; Cécile parla de ses migraines qui, parfois, la rendaient sotte au dernier point ; Henri, de la propension irrésistible d'un galant homme à dépenser toute sa belle humeur la première fois qu'il se trouve admis dans un cercle de jolies femmes ; et moi, je parlai de la crainte qui gagne quelquefois les cœurs les plus purs lorsqu'ils ont à se défendre d'une arrière-pensée dont on rougirait de les accuser en face. Ces points délicats épuisés à dessein, espèce de protocoles énigmatiques sur lesquels on se promet toujours de revenir, nous laissâmes aller la conversation générale à son élan. Elle fit plus d'une fois le tour du monde.

Au dessert, qui se prolongea, M. Milleret, que Henri ne cessait de défier le verre à la main, à la santé de toutes les dames, perdit quelques-uns de ses avantages : il eut des distractions en me voyant rire et en me regardant causer, sans entendre notre conversation, sans deviner ce qui nous faisait rire, ou, peut-être, parce qu'il croyait le deviner. Je ne sais comment il accapara l'attention ; mais, de proche en proche, ayant saisi le dé, M. Milleret nous conta qu'il avait donné, la veille, cent louis à un vieillard grec, un pauvre Phanariote, que, lors des premiers jours de la prise de Paris, un célèbre général prussien, mort depuis en 1820, avait eu le crédit de faire emprisonner à la Force, afin de lui ravir sans obstacle ni réclamation une fille unique, l'orgueil et le seul soutien de l'infortuné. Nous fîmes chorus avec l'indignation du capitaine ; mais, sur le nom de Nikitas, que le narrateur cherchait dans sa mémoire, et qu'il ne trouva, fort mal à propos, qu'à la fin de son récit, Henri ne put retenir un bond soudain et un éclat de rire démesuré.

« Parbleu, capitaine, vous avez donné là dans une belle fable, lui dit-il ; si Stefano Lalzani, mon camarade de voyages, était là, il vous dirait, et dans les mêmes termes sans doute, que ce Nikitas est un des plus intrépides fripons de l'Archipel. Noble échantillon des Phanariotes, ma foi !... »

« Il est possible que je me soye conduit comme un sot, » dit M. Milleret d'un accent étouffé. Puis, il posa son verre sur la table avec un tremblement qui ne m'échappa point.

« Je n'ai pas dit cela, capitaine ; et, si je le disais, ce serait une insulte gratuite à bon nombre de braves gens, toujours incapables de calculs lorsqu'on triche leur sensibilité. A tout prendre, ainsi que font les Phanariotes, le bienfait dont un scélérat profite à ses risques et périls sur terre, doit un jour profiter largement dans le ciel à son auteur ; et je ne souhaite qu'une chose, monsieur Milleret, c'est que la duperie se propage dans les quatre parties du monde, de façon à ce que les coquins ne soient jamais tenté de faire pis, comme la chose arrive. C'est une fort mauvaise société, sans doute, mais l'Evangile affirme expressément qu'ils sont nos frères. J'aurai toujours à reprocher à Stefano d'avoir un peu trop rudement caressé les épaules de ce Nikitas : il valait mieux abonder, comme vous avez fait, dans les conseils du christianisme, en donnant cent louis à ce malheureux. »

Milleret fit un léger mouvement d'épaules.

« Oh ! lorsque je me permets une sottise, dit-il, ce n'est jamais du moins sur le conseil d'un prêtre. — On peut être pieux et bon, répondit Verneuil en souriant, cela n'est pas défendu. »

Cécile, en se levant, empêcha l'incident de porter plus vite ses conséquences. On se rendit au salon pour prendre le café. Là, de nouveaux visiteurs arrivèrent en foule, et nous apprîmes que l'on avait organisé, sur la pelouse, un bal, pour couronner par une soirée de fatigue le plaisir de cette réunion improvisée.

L'effervescence produite par l'annonce du bal dans cette joyeuse assemblée était au comble. Le capitaine vint me dire, entre les yeux, avec un ton fort difficile

à définir, car il tenait à la fois de la prière et de l'ordre, mais beaucoup plus de l'ordre que de la prière :

« Vous danserez avec moi, Marthénice. — Quoi ! toute la soirée, capitaine ? — Oh ! je ne suis pas si cruel : ce serait une faveur... — Puisque vous n'exigez que la première, » interrompis-je en souriant.

Ma main tomba dans la sienne, et son visage s'éclaircit.

Pendant ce furtif échange de paroles entre Milleret et moi, nos amies arrangeaient leurs cheveux devant les glaces du salon, en babillant avec plaisir, en défilant les robes de soie. Henri courait de l'une à l'autre, plaçant un mot, une galanterie partout, rieur et brouillon comme du vif-argent, tourmentant sa cousine qui s'impatiait contre ses malices avec nonchalance, et si méchant, du reste, à la laisser dire, qu'elle en avait les yeux étincelants de joie. La paix, une paix cordiale et bruyante, régnait partout.

Au moment où le signal de l'orchestre nous frappa de cette sensation électrique dont les jeunes filles ont seules le secret, on se précipita d'un commun accord vers le perron qui fut encombré. Il n'y avait plus d'ordre possible, les violons allaient leur train. Dans ce charivari, je cherchais en vain le capitaine. Une main me saisit et m'entraîna. C'était celle de Henri. J'imaginai que Milleret, entraîné par la débâcle, avait agi de même ; cela se voit souvent ; et, n'ayant rien à redire, bien loin de là, contre la promptitude de M. Henri, je fis comme tout le monde : j'ai toujours remarqué que c'était le moyen de se faire absoudre par les coupables.

Vers le milieu de la contredanse, comme je retournais à ma place en ramenant avec les doigts vers mon front les rouleaux de mes cheveux qui volaient de droite à gauche, la voix du capitaine me glaca. Elle était sourde et tremblante : « Vous ne pouvez danser qu'avec moi, Marthénice. — Pourquoi donc, monsieur ? dit Henri en se détournant. — Je parle à mademoiselle, répliqua sèchement le capitaine en le regardant par-dessus l'épaule. — Oh ! mais cela est affreux, » dis-je à Milleret dont je saisis vivement le bras. Puis, m'adressant à M. Henri : « Au nom du ciel ! m'écriai-je ne lui laissez pas un prétexte. »

Ces deux exclamations m'échappèrent. Henri comprit mon regard ; il s'éloigna. Milleret prit la place, fier et satisfait, lui ; moi, j'étais au supplice... Et voilà souvent ce qui se passe au fond du cœur lorsqu'on a l'air de s'amuser, ma fille !

Enfin le bruit de la danse et la musique cessèrent à la fois. A travers les froissements du gazon que chacun foulait, en reconduisant les danseuses vers les sièges disposés en cercle tout le long des bosquets, du perron et des charmilles, Milleret, s'inclinant avec l'attitude de satisfaction, moitié impertinente et moitié modeste d'un vainqueur qui prend sur lui de conserver encore un scrupule de générosité dans sa victoire, ne me dit alors que ce seul mot, plus outrageant et plus bête à coup sûr qu'il ne le croyait lui-même : « Maintenant !... — Maintenant je suis libre, n'est-ce pas ? »

Il ne répondit à l'accent ironique de mon interprétation qu'en s'inclinant de nouveau.

Je ne sais ce que Henri expliquait, pour la minute, à Cécile : elle me sembla laide en ce moment. Sur l'avertissement de son cousin, que je la regardais, et, comme nos regards se croisèrent, elle affecta tout à coup je ne sais quelle bonne grâce maussade qui me parut l'enlaidir encore. Elle semblait avoir dix ans de plus. Je songeai, et ce fut l'éblouissement d'une révélation, qu'il devait peut-être danser avec sa cousine.

La nuit, en nous apportant ses ombres, n'interrompit rien. Cécile eut son indemnité, comme Henri Verneuil avait eu la sienne. Je ne m'inquiétai plus que de la danse.

Ce fut longtemps après cela, au plus fort de mon incurie, comme je me livrais encore, avec tout le feu de mon âge, à ce tourbillon du bal qui est l'ivresse des femmes, qu'un bruit de cristaux brisés

vola jusqu'à nous du salon où l'on avait allumé les bougies. Il y eut un mouvement unanime de halte, et le tapage des instruments de musique, couvrant la voix de quelques jeunes gens qui descendaient précipitamment des degrés du perron. Cécile étendit la main vers l'orchestre qui se tut : « Ce n'est rien, dit Verneuil en accourant se pencher à la balustrade : c'est la grande glace que je viens de mettre en pièces. — Comment cela ? s'écria-t-on de toutes parts. — Ma foi !.... en la brisant. »

Cette tournure de réponse était familière à Henri, et je m'y attendais. Cécile et moi nous échangeâmes un regard qui renfermait toute notre pensée ; mais, soit qu'il n'y eût effectivement rien, soit que les hommes s'entendent avec plus de cordialité dans leurs disputes que les femmes dans leurs amitiés, à force de répéter qu'une glace brisée ne valait pas qu'on s'y arrêtât, d'attiser la gaieté mourante à grand renfort de turbulence (ce qui me sembla plutôt une diversion habile et politique qu'une preuve de sincérité), ceux d'entre



nous au moins qui restaient en dehors du petit drame, dont Cécile et moi nous avions pu suivre la marche, renouèrent le fil du divertissement là où cet épisode l'avait coupé.

Je ne tardai cependant pas à comprendre, pour ma part, combien sur des indices dont on n'a qu'une certitude de conscience, il est facile d'égarer son imagination, et de révéler de prime abord, d'après ces leurs éphémères, des préoccupations qu'il est essentiel de ne pas trahir à l'étourdie. Henri et Milleret se retrouvèrent au milieu de nous, plus aisés, plus libres même encore qu'ils ne l'avaient paru jusqu'à ce moment. Nous allâmes au-devant d'eux. J'étudiai leur contenance. Henri me paraissait bien avoir quelque chose de plus réservé, mais le capitaine ne me sembla que plus à son aise. Mes conjectures m'abandonnèrent là.

Et toutefois je restai rêveuse. Un mouvement ner-

veux, je ne puis dire quoi, le résultat de mes agitations précédentes, sans doute, quelque chose d'amer qui remonta de mon cœur à mes lèvres, me portèrent à refuser les invitations suivantes ; et puis j'en eus du regret, car il valait mieux étourdir tout cela ; mais, après ma première équipée, la réflexion me défendit d'en risquer une seconde. Il y avait une personnalité poignante au fond de ce mouvement de femme. « Puisque le capitaine Milleret m'a manqué d'égards, lui que je connais, me disais-je, à plus fortes raisons, dois-je me trouver en étiquette d'hostilité vis-à-vis de tous ces gens que je connais moins. »

Dieu ! que cette soirée me parut longue ! Et cela doit être, ma fille, lorsqu'on ne s'adresse à rien de fixe, car c'est dans la pensée que s'évalue la rapidité des heures.

J'aurais bien pleuré si j'avais su nettement pourquoi. En conséquence de cette disposition, je m'enfonçai

précipitamment dans la fraîche obscurité du jardin, comme si je voulais atteindre la dernière limite du bruit. Après quelques détours qui ralentirent par degrés ces bouillonnements de fièvre, qui font tant de fois un supplice de la vie des femmes, je vins m'accouder, toute à la senteur humide dont la rosée imprégnait l'espace, sur la tête chevelue d'un lion de fer qui jetait par la gueule son maigre et tourmenté filet d'eau dans un bassin à fleur de sol où l'on élevait des plantes aquatiques. La solitude a ses bruits qui bercent; la

nuît, sa paix qui fait du bien. Dieu fit la nuit sans doute pour qu'au sein de la foule, dont les haleines sont bruyantes, une âme remplie de tourments pût chercher et trouver la solitude; parce qu'il y fait vibrer ses grandes harmonies, parce qu'il y règne, et que c'est lui qui nous console. Je priai, ma fille, ressource qui manque à bien des gens, gens qu'il faut plaindre.

Quand je retombai sur la terre, je n'entendis plus rien, ni l'orchestre du bal ni le bruit des pas. Dans



les percées de la clairière, les lumières étaient éteintes. « Quelle heure est-il donc ? » m'écriai-je.

En ce moment, Cécile, élevant au-dessus de son front un flambeau pour interroger plus librement les ténèbres, m'appelait avec ce cri d'angoisse qui décèle autant d'amitié que de sollicitude. Je courus, je la rassurai, je l'embrassai cent fois. « Ah ! me dit-elle, quand j'ai vu, dans le salon, ton écharpe avec ton chapeau de paille, et que tout le monde était parti.... — Tout le monde ! m'écriai-je, et le capitaine ? — Mais... je ne l'ai pas vu depuis deux heures.... Sais-tu bien qu'il est minuit ? — Oh ! mon Dieu, que va penser ma mère ? — Elle pensera que tu m'as fait le plaisir de rester... Et d'ailleurs, pourquoi ne resterais-tu pas ? Je puis envoyer quelqu'un.... — Non, non ; ma mère imaginerait qu'il m'est arrivé quelque malheur. Il faut que je la voie, Cécile, il faut que je l'embrasse.... Et tu ne sais pas du tout ce qu'a dit le capitaine ? — Peut-

être te croyait-il partie ? Que sais-je ! — Ma mère ! ma pauvre mère ! — Tiens, Marthénice, entre le capitaine Cyprien et toi, j'ai cru deviner quelque brouille : une coquetterie d'enfant, n'est-ce pas ?... Sois franche. — Mais il avait donc l'air fâché ? — Tu vois bien ! — Depuis deux heures, mon Dieu ! Et partir sans moi ! Cette conduite est inconcevable. Ma famille sera dans la plus affreuse inquiétude... »

Henri parut tout à coup entre nous deux.

« Votre famille n'y sera pas longtemps, dit-il : je vais vous reconduire. »

Il achevait de ganter ses mains et de raffermir son chapeau sur le front.

Cécile devint pâle et fut saisie d'un tel frisson que j'en tremblai moi-même de tous les membres.

« Mais... s'écria-t-elle, j'avais fait préparer votre chambre, Henri ! — Il y a des chambres partout.... Prenez mon bras, mademoiselle Duclos, me dit-il. —

Mais tu n'as pas d'affaires à Paris, lui dit sa cousine en se jetant devant nous. — J'ai Stefano à voir et d'autres personnes encore. — Mais ceci cache un mystère. Je ne suis pas de trop, ce me semble, ou bien, tu dois me le dire. — Cécile, tu le sais, insista Verneuil d'un ton ferme, ce n'a jamais été mon habitude de me mettre à la merci des curiosités inutiles, et le temps ne me permet pas de t'en dire plus. Il est tard... Prenez donc mon bras, » me dit-il.

Malgré moi je restai fascinée à l'aspect des traits et de la voix de Cécile, qui se décomposaient par degrés.

Elle prit une attitude suppliante, une voix douce : « Veux-tu, mon ami, que j'aie reconduire Marthénice avec toi ? — Non, répondit-il avec un mouvement d'impatience ; non, cent fois non ! puisque je ne rentrerai pas de cette nuit. Demain, je ne dis pas. Sommes-nous des enfants ? »

Cécile, avec une résignation brusque et d'une voix glacée, nous dit : « Allez ! — J'irai seule, m'écriai-je en repoussant le bras qu'il m'offrait ; j'irai seule, monsieur Henri, je n'ai pas peur. Et que peut-il m'arriver ? Je saurai bien retrouver mon chemin, et il fait beau. — Oh ! murmura-t-elle rapidement et avec sécheresse, tout ceci, ce n'est pas à cause de vous, mademoiselle Marthénice ! M. Verneuil est bien le maître, et je n'y songeais pas. — Mais vous m'en voulez, Cécile ? »

Mademoiselle Lambert laissa tomber un éclat de rire strident et sourd, interposa sa main entre elle et moi, comme pour se préserver de mon contact ; puis, d'un geste muet, en remettant la lumière à Victorine étonnée, elle lui donna l'ordre de nous accompagner sur-le-champ.

Henri m'entraînait avec vivacité ; la lueur du flambeau qui tremblait sur les tristes façades de cette rue déserte et sans réverbères, cessa bientôt de nous éclairer. Alors notre pas se ralentit. Au cailloutage coupant dont les rues de ce bourg sont pavées, je m'opposais que de minces souliers de satin rompus par le bal. Avec cela, notre premier élan était trop rapide pour se soutenir. « Cécile nous en voudra, dis-je alors, vous l'avez cruellement désobligée. — Cécile est folle et n'a pas de sens. Il serait bien, n'est-ce pas, qu'en reconnaissance pour votre famille, et comme début dans les remerciements que je dois surtout à votre père, je misse, dès les premiers jours de mon arrivée, des gens que j'estime et que j'aime, dans les transes sur votre sort ? Fallait-il aussi vous laisser dans l'obligation de parcourir seule cet effroyable chemin, au risque d'être insultée par les buveurs qui peuplent ces cabarets ? Cécile est folle ! — Elle n'est pas folle, elle vous aime beaucoup, répartit-je avec chaleur, et vous devez lui pardonner ce tort, si c'en est un, en faveur du sentiment qui la dirige. Ce sentiment est inépuisable, ardent, vrai. Il me souvient, monsieur Verneuil, de deux lettres que nous reçûmes, je veux dire que votre cousine reçut : elles venaient du Kaire. La première était toute de votre main. Vous étiez au moment de partir pour le désert, où plusieurs artistes s'empressaient de raver, à la furie des spéculateurs anglais, un monument que, depuis, grâce à vous, j'ai vu dans les grandes salles du Musée Napoléon. Mille dangers entouraient nos compatriotes dans cette entreprise. Votre concours leur était dû. La peste moissonnait indistinctement les hardis aventuriers et les esclaves égyptiens occupés à soustraire cette puissante masse aux amoncellements de sables qui la disputaient à leur courage. Grâce à leur dévouement, sous un ciel de feu, rien qu'en six jours et après vingt-quatre heures d'horribles souffrances, trois ingénieurs français avaient déjà péri. Cependant, il fallait persévérer dans ce travail, sous peine de voir le consul anglais s'emparer, au profit de quelque parc des environs de Londres, de ce débris monumental d'une histoire, dont peut-être l'obscurité fait tout le mérite. « Je serai de retour, après-demain, au Kaire (ce sont vos expressions), si, toutefois, je dois revoir le Kaire.

« Je laisse à l'un de mes amis cette lettre écrite et pliée ; il doit l'accompagner d'un mot de sa main, si Dieu dispose de moi. Son zèle vous expliquera la cause de mon silence. » A peine eûmes-nous achevé cette lettre (Cécile s'entend), à peine l'eut-elle lue, que nous recourûmes avec empressement à la seconde. Je la déchetai : Cécile en était incapable.... Les caractères n'étaient pas de votre écriture. — Ils étaient bien de moi, Marthénice ; mais, blessé par la morsure d'un scorpion au pouce de la main droite, il avait fallu cautériser la plaie. J'avais écrit de la main gauche. Les premiers mots et la signature expliquaient tout. — Ah ! monsieur Henri, nous ne vîmes, au premier coup d'œil, que la différence. Allez, cela nous fit bien du mal, et je... et Cécile s'évanouit. »

Ici je m'arrêtai pour passer un mouchoir sur mes yeux. Ce fut un éclair. La taciturnité de M. Verneuil qui m'examinait, me força d'en finir avec cette émotion, en précipitant sa marche et la mienne. « Non ! Cécile n'est pas folle, repris-je plus résolument ; non ! Et vous n'auriez pas l'injustice de le dire, si vous connaissiez comme moi, monsieur Henri, cette affection de tous les instants qui ne s'est jamais démentie, qu'elle versait de jour en jour dans mon cœur, que l'inquiétude a fait grandir, que chacune de vos lettres augmentait encore. — Vous m'assurez donc, Marthénice, me dit-il affectueusement, que de telles lettres doivent compter pour quelque chose dans un sentiment pareil. — Pour beaucoup, » lui répondis-je.

Et puis, sur le coup de cette imprudente répartie, mon sang reflua vers ma tête, car je ne sus, après ma vivacité, comment limiter exactement ma réponse dans le sens étroit que je prétendais lui donner. Insister sur cela devenait une faute. Assurément je ne parlais, ou plutôt je n'entendais parler que pour Cécile ; mais j'en voulus à mon guide comme s'il m'avait fait tomber dans un piège.

Après un long silence, il me demanda, comme sans transition : « Et vous allez vous marier ? »

J'en étais encore à souffrir de ma sotte réponse. Je trouvais je ne sais quel rapport qui me déplut entre ce que je venais de dire et ce qu'il me disait là. Je ne répondis point. « C'est un fort bel homme que le capitaine, continua-t-il en hésitant : un brave, n'est-ce pas ? J'imagine que son caractère est excellent comme le vôtre. Le ménage doit vous apporter le bonheur, car vous êtes si jeune et si douce ! Dieu ne serait pas juste s'il ne mesurait l'âme de votre mari à la vôtre. — J'ai tout lieu d'espérer le repos, lui dis-je en balbutiant à mon tour. Milleret a des goûts tranquilles, des habitudes simples ; mon père l'aime. Il a mille soins de fils pour ma mère, de frère pour ma sœur ; quant à sa bravoure, elle est attestée sur vingt champs de bataille, par dix-huit années de campagnes... — Dix-huit années ! s'écria Henri en faisant halte. Mais vous, Marthénice, vous n'avez tout au plus que cet âge ! »

Je baissai les yeux.

« Ma mère prétend que, pour l'équilibre des caractères, le mari doit avoir au moins quelques années de plus que sa femme. — Je l'ai toujours pensé, » répondit le futur de Cécile en reprenant sa marche.

Décidément je ne faisais que des maladresses : mon amie n'avait pas eu tort dans le pressentiment que je la desservirais. Mon compagnon de voyage réussissait insensiblement à me distraire lorsque, d'un cabriolet, qui me parut tomber du ciel, car je le vis tout à coup devant moi, le capitaine Milleret descendit en nous apercevant. « Mes respects à votre famille, me dit Henri. Je doute que je puisse aller la voir demain. »

Joseph courait à la tête du cheval, et le capitaine s'effaçait pour me livrer passage. J'eus alors un moment de terreur et d'hésitation qui s'embla m'attacher à la terre ; mon cœur se serra. Je m'obstinais à pressentir un levain d'inimitié entre ces deux hommes. D'un même accord, d'un mouvement rapide, tous deux m'aiderent à m'affermir sur le marche-pied ; ils échangèrent un salut profond, et le capitaine fut aussitôt

près de moi ; ma frayeur s'évanouit. Deux secondes après, la lanterne jeta sa lueur furtive sur la figure du cousin de Cécile, qui continuait d'avancer à pied vers Paris. Quand nous atteignîmes la barrière, il n'y avait plus dans les rues que des ombres et du silence.

« Vous êtes fort aimable capitaine, et je faisais bien de compter sur vous. — Si je ne vous avais cru partie, je ne serais pas parti moi-même. Ne m'accusez pas de ce malentendu. — Dites que je l'ai fait exprès, capitaine. — Épargnons-nous les reproches, » me dit-il.

Enfin, grâce au cheval qui filait comme le vent, la porte cochère de la rue Saint-Lazare tourna sur ses gonds au cri de Joseph. « Pour vous, ou pour moi, me dit Milleret à voix basse, pas un seul mot, je vous prie, de mes inquiétudes à vos parents. En les quittant tout à l'heure, j'ai dû leur laisser une sécurité que je n'avais pas. »

Il avait raison : je me tus.

Ma mère me trouva maussade. Elle en conclut qu'ayant épuisé toute mon amabilité chez Cécile, je ferais bien de me retirer au plus vite pour aller retremper dans le sommeil mon esprit, dont elle désespérait d'obtenir quelque chose ce soir-là.

Je me retirais. « Vous ne me permettez pas de vous embrasser, Marthénice ? » me dit-il. Je tendis une joue, puis l'autre. Cet adieu nous réconciliait. Ma conscience ne se reprochait rien : je dormis tout d'un trait.

La fatigue, les émotions de la veille, la pensée toujours si vigilante chez moi, m'éveillèrent plutôt que de coutume.

J'ouvris la fenêtre, et, comme nous n'avions pour vis-à-vis que l'interminable mur d'un jardin public, je tenais déjà le fil de fer des volets pour les lancer tous les deux dans l'espace, lorsqu'un fiacre s'arrêta sous mes yeux. Par les feuilles obliques du volet, je vis un grand jeune homme avancer une de ces têtes italiennes, brunes, dures, caractéristiques, comme les affectionne Salvator Rosa.

Il ouvrit, sans aide, la portière du fiacre, et s'élança. Puis, en piétinant avec impatience, il parut écouter de mauvaise grâce une personne restée dans l'intérieur de ce fiacre. A six heures du matin, ces quartiers éloignés du centre et des lignes de l'approvisionnement parisien sont si calmes que, du sixième étage, sans se pencher à la lucarne des mansardes, on suivrait mot à mot la conversation des passants dans la rue.

Je l'entendis s'écrier familièrement en poussant la portière : « Eh ! tu me fais damner ! Puisque je t'en donne ma parole d'honneur. » Puis, s'adressant au cocher : « A Tivoli ! » cria-t-il.

Le fiacre s'éloigna, et notre maison résonna d'un violent coup de marteau.

Mon volet alla frapper le mur comme le battant de la porte cochère retombait.

Je crus entendre prononcer le nom du capitaine Milleret, sous le vestibule : assurément j'avais une préoccupation ; mais je passai dans mon cabinet de toilette dont la fenêtre donnait sur la cour. La vue plongeait, par les barreaux de la grille, jusque dans notre jardin.

M. Milleret, en redingote bourgeoise, ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière, chapeau sur les yeux, botté comme prêt à sortir, fumait en se promenant le long de l'allée principale ; il imitait avec sa cravache le geste prophétique de Tarquin sur deux ou trois pauvres fleurs de lis que le jardinier, par esprit de contradiction, avait plantées là récemment.

Lorsque le pas ferme et délibéré du visiteur eut résonné sur le pavé de notre cour silencieuse, le capitaine accourut et ouvrit la grille ; il fit asseoir très-civilement le grand brun sur un escabeau près d'une table verte ; et, tout en causant, il lui proposa des cigares. Joseph apporta sur un plateau quelques carafons de liqueurs et des verres. Puis, après un geste du maître, le domestique sortit. La conversation ne dura que dix minutes. Le capitaine écoutait, il laissait échapper coup sur coup des tourbillons de fumée : il

frappa même du poing sur la table avec humeur ; puis il sourit, il secoua cordialement le poignet du jeune homme. Enfin ils trinquèrent en levant la séance, et burent avec un salut réciproque. Le grand brun s'éloigna de son pas de matamore.

Que pouvait-il être ? Je n'avais aperçu nulle part ce visage-là.

Je courus à ma fenêtre, du côté de la rue, pour le voir encore et l'examiner de plus près. Mais il se prit à faire des élans comme un lièvre, sans se diriger, comme je m'en étais mis la certitude dans la tête, vers Tivoli. De quoi donc avait-il donné sa parole à la personne restée dans le fiacre, et que je n'avais pas vue ? Quel rapport ces gens auraient-ils avec M. Milleret, surtout à six heures du matin ? En vérité, je n'osais pas être hardie dans mes conjectures.

Dix minutes après, le capitaine, en simple négligé du matin, les pantoufles et la robe de chambre, lisait son journal et fumait avec gravité. Ce changement de costume et sa nonchalance me mirent du baume dans le sang. J'arrangeai ma volière et je me mis à mon piano.

J'étais à recommencer pour la vingtième fois un passage difficile, quand je sentis une bouche m'effleurer le cou. Je jetai un cri, je levai les yeux : je vis mon frère dans la glace. « Petite sauvage, me dit-il, tu dois être scandalisée de me voir si matin. J'ai toute une grande heure à votre disposition, mademoiselle. Veux-tu, Marthénice, essayer à mon bras un grand tour de promenade ? — Eh, mon Dieu ! tu n'as donc rien de mieux à faire ? — Précisément. Un bon frère n'a jamais rien de mieux à faire que d'être aux ordres de sa petite sœur, lorsqu'il le peut. — Lorsqu'il a le temps, et vous ne l'avez plus comme autrefois, monsieur. — Pas de mauvaises chicanes, Marthénice. Mon père dort : c'est autant de pris sur les reproches. S'il se réveillait tandis que je suis son commensal, il trouverait moyen de chanter aussi faux que ton piano lui-même, et sur une gamme que j'accompagne trop volontiers, à votre avis. Ajournons le concert. Sortons : il passera, s'il le veut, son contingent d'humeur au compte du capitaine. Et, à ce propos, ton fiancé, ma bonne amie, est ce matin d'une humeur charmante. — Vrai ? — Ce n'est donc plus une raison lorsque je le dis... Veux-tu le voir ? — Oh ! mon Dieu, non.

Je fus bientôt prête.

Quand nous eûmes franchi le pas de la rue : « Choisis, me dit Frédéric en consultant sa montre ; je mets la mappemonde à ta disposition, pourvu que nous soyons de retour dans une heure. — Allons à Tivoli ! m'écriai-je, c'est à deux pas. »

Tu vois, Pauline, ce que c'est que la persévérance dans les idées.

Je dérangeai beaucoup la feinte gravité de mon frère qui, dans ce jardin délicieux, voulait, par contradiction, se promener autrement que sa folle de sœur, et m'amener sur le terrain de ses idées d'artiste, de poète, dont je me souciais moins que d'un fêtu de paille. Je savais tout cela sur le bout du doigt. Bon gré, mal gré, il lui fallut s'animer pour me suivre. Il prophétisa qu'il déjeunerait comme un forcené, à la suite d'un pareil exercice. Moi, toujours, tu le penses bien, je poursuivais mon idée fixe. Quel était cet homme du fiacre ? Et pourquoi la visite au capitaine ? A tout prix, il fallait pénétrer ce mystère. Personne cependant sous les allées de Tivoli ; rien au boulingrin, à la pelouse, dans le labyrinthe, ni femme, ni homme ! Si c'était.... Mais quelle vraisemblance ? « N'entends-je pas là des coups de pistolet, Frédéric ? — Parfaitement. C'est le tir. Veux-tu que nous allions au tir ? — Mais va donc ! mais va donc, Frédéric ! — Mais viens donc, Marthénice ! mais viens donc ! »

Moi, je le conduisais tout au rebours de l'entrée. Mes pressentiments étaient fondés, ma fille : c'était Henri Verneuil.

Il était alors, cela m'est présent comme s'il se dressait sur ce tombeau, dans l'encadrement de la der-

nière porte; effacé sur lui-même, droit, la tête inclinée sur l'épaule gauche; l'habit ouvert, une main suspendue au gilet par le pouce; relevant avec l'entourneur son arme, dont il dirigeait le tube dans la baie d'une triple arcade de murs, que l'on établit parallèlement, je crois, l'un après l'autre, dans le but d'amortir les balles dont la direction maladroite pourrait occasionner des malheurs au dehors. Une petite statue de plâtre, fichée sur une tige perpendiculaire, devant une plaque de fonte barbouillée de noir, fut brisée par l'explosion. « Bravo! » s'écrièrent à la fois le gardien du tir et Frédéric.

Il se retourna et me reconnut. Un salut respectueux sembla me demander comment il devait agir dans cette rencontre. « C'est monsieur Henri Verneuil, dis-je à Frédéric. — A Paris et connu de ma sœur! Il faut que ce soit d'hier, monsieur! Au reste, je me félicite du hasard qui nous met sans trop de façon en rapport, et cela, loin de la vue de mes parents, car j'ai bien des rancunes contre vous. — Contre moi! Et comment ai-je eu ce malheur, monsieur Frédéric, moi, qui n'ai jamais désiré qu'une chose au monde, l'amitié du fils de l'honnête homme dont les bontés m'ont protégé près de Napoléon? — Ne prenez jamais au sérieux, monsieur Verneuil, les paroles de mon frère. — Marthénice vous a tout expliqué, monsieur Henri. Ce coup de pistolet (je ne ferais pas mieux); vos bonnes manières (elles se jugent du premier aspect); ce mouvement de sensibilité sur une raillerie (cela vous fait honneur, monsieur Henri, cela vous fait honneur); tout cela vient de mettre au néant mes préjugés contre vous. Si vous voulez m'avouer que vous êtes un mauvais sujet, dès ce moment nous serons inséparables. — Monsieur!... — Rien qu'un peu; vous aurez bien cette complaisance, que diable! Moi, je vous avouerai que je le suis beaucoup, et je n'y mets ni fatuité ni modestie. M. Duclos, mon très-honoré père, m'avait effrayé de vos vertus: rassurez-moi. Ah! vous tirez ainsi le pistolet! c'est charmant! »

Ils se donnèrent une cordiale poignée de main.

Le sourire de Henri me disait: « C'est un original que votre frère. »

Mon signe de tête lui répondit: « C'est une petite prétention qu'il a quelquefois. — Il faut que nous fassions un assaut pour amuser cette enfant-là; qu'en dites-vous, Henri? — Je le veux bien, Frédéric. — Bien cela. Ecoutez: la première fois que nous nous reverrons, j'entends que le tutoiement commence. Dès ce jour nous sommes frères: y consentez-vous? — Je m'en crois digne, Frédéric. — A la bonne heure; et, s'il me faut jamais (mais quel déplaisant pistolet aviez-vous donc pris là?).... S'il me faut jamais un second sur le terrain, ce sera vous. »

Henri détourna les yeux: il venait de rencontrer les miens.

« Vous êtes-vous quelquefois battu en duel? dit Frédéric en élevant l'arme vers la plaque. — Jamais, répondit Henri sans hésiter. — Laissez donc. Qu'est-ce que mon père m'a rabâché de vos actes de courage? J'ai de la mémoire, peut-être! — Dans un incendie, mon frère, à Scutari; dans un naufrage, sur les bords du golfe de Salonique. — Ma sœur a résolu de me démontrer que je suis un sot. »

Sa balle alla blanchir la plaque à trois pouces de la poupée. « Ajoutez-y que je suis un maladroît. — Le coup est bon, dit le gardien; il est en ligne. — Mauvais, mauvais, riposta l'obstiné en cédant la place à Verneuil: on ne tue personne dans les cheveux. Henri, vous me trichez! Ne faites pas, je vous prie, le maladroît pour perdre en ma faveur. Ma vanité ne se tient pas si facilement pour battue; et sachez bien que je connais déjà votre main comme si c'était la mienne... Bravo! morbleu!... Eh bien! que dirait-on d'un pareil coup sur le terrain? — Ce serait certainement un hasard de maladroît, répondit Verneuil avec émotion en m'adressant expressément la parole; car, lorsqu'il s'agit de se mettre en face d'un homme, l'habitude fait

tout. Mon regard se voilerait s'il fallait tuer; pour que l'œil voie, il faut un calus sur le cœur. Un militaire, par exemple, a, croyez-moi bien, mademoiselle, plus de sang-froid que l'adversaire qui n'a pas vécu dans la discipline et marché sous le drapeau; l'uniforme déteint sur l'âme. Quand il a vu la mort sous ses faces les plus imprévues, en rase campagne et à la tranchée, dans les embuches et sous le feu de la révolte, un vieux soldat se rit du pistolet que soulève contre sa poitrine l'incertaine et faible main d'un enfant. L'un est aguerri, l'autre hésite; et, pour ne parler que de moi, j' imagine que mon adversaire me paraîtrait beaucoup plus mince qu'une poupée. »

Il ne vit pas l'expression de ma physionomie; sa tête se baissa lorsque je relevai la mienne. Nos yeux ne se rencontrèrent pas: les hommes ne font jamais rien à propos. « Tant que vous voudrez, mon bon ami, murmurerait Frédéric; mais, lorsqu'il s'agit de protéger sa peau, voyez-vous, il me semble plus agréable de tirer dans l'espace d'une large poitrine humaine que sur ce misérable avorton de plâtre. — Vous parlez de cela, mon frère, dans des termes et avec un sang-froid révoltants. — Bon! voilà Marthénice sur l'éternel lieu commun des femmes. — Et, mon Dieu! n'avez-vous donc pas aussi le vôtre, mon frère, qui est de rire à tout propos de cela. Oh! n'avisiez pas mes scrupules, par cela seul qu'il ne vous est pas donné de les comprendre. Voyez plutôt l'intervalle de votre sexe au mien. Au moins vous avez l'honneur du danger: nous n'avons jamais que l'abattement des larmes. Si votre tête commande à votre cœur, c'est notre cœur qui commande à notre tête; et vous êtes plus heureux encore, car nous ne pouvons pas venger un frère tué. Il nous laisse un désespoir par sa mort; au repas de famille, il est là qui manque tous les jours. — Pas mal entrepris, Verneuil; qu'en pensez-vous? C'est un peu forcé peut-être. — C'est douloureusement vrai, reprit l'autre d'un ton grave. — Battez-vous, ajoutai-je (avec une indignation moins excitée, je pense, par les sarcasmes de mon frère que par l'effet de mes paroles sur Henri): permettez-vous sur une expression mal saisie, sur un signe échappé, sur un doute peut-être, ce compromis d'énergumène entre le suicide et l'assassinat; comme s'il n'y avait que l'intérêt de votre orgueil au monde; comme s'il n'existait ni famille, où les devoirs du sang vous retiennent, ni frontière où puisse se développer un jour la bannière de la France, ni tribunal dont les décisions entre vos différends soient réputés honorables. Battez-vous! mais ne raillez pas, mon frère, ne raillez pas; car il y a du sang à vos plaisanteries, et je suis une femme. — Où diable prend-elle ses colères lorsqu'elle s'en mêle? Tête romanesque, va! — Si l'on n'avait pas de duels, reprit dédaigneusement le gardien du tir en me toisant par-dessus son épaule, on ne viendrait donc plus nous voir que pour apprendre à tirer sur des moineaux! »

L'argument de ce brave homme nous dérida de commun accord. Henri le paya et nous sortîmes.

Frédéric mit mon bras à celui de Verneuil pour avoir la liberté de marcher à reculons devant nous. « Concevez-vous, Marthénice? La voilà qui prêche contre la poudre lorsqu'elle est sur le point d'épouser... je vous le donne en mille!... un capitaine de carabiniers!... Je voudrais bien te voir faire devant lui, mon enfant, des manifestes contre la bataille et des mandements contre le baptême du drapeau. Pauvre petite, comment démêlerais-tu les écheveaux de ta logique de soie des bordées de sa logique de fer? — L'intérêt d'une femme, reprit Verneuil, celui d'une mère de famille.... — Bien, bien, interrompit Frédéric, vous êtes tout à la fois de son parti et du vôtre: cela doit être, mon cher frère. J'oubliais qu'un chirurgien, moins par galanterie que par profession, veut garder le privilège d'estropier le genre humain; mais, pour Dieu, mon cher Machaon, ne lui fournissez pas des armes contre moi, à cette pacifique personne.

C'est bien assez de ses épingles sans votre lancette. Je recule devant la conspiration de la trousse et de la pelote.... Tiens, gageons, Marthénice, que, dans ce moment, tu m'arracherais les yeux volontiers? — Vous êtes bien, mon frère, le plus vilain homme du monde! — Mais pas tant... A propos de ce compliment, Verneuil, je savais bien, moi, que vous étiez un mauvais sujet. Le mariage de ma sœur me fait penser au vôtre. Que faisons-nous de la cousine, la jolie cousine Cécile? Ah! vous avez là une enthousiaste de première force! Il faut que vous ayez un furieux mérite! Voilà des passions, j'espère; des passions.... argent comptant! Entre nous, je me sauvais toujours quand je la voyais arriver, car votre nom était un bélier avec lequel toute ma famille battait en brèche mon caractère, et je me disais, lorsqu'on annonçait pour dîner du renfort de La Chapelle: « Sauve qui peut! voilà » que l'on fait approcher la grosse artillerie. » Si je me sauvais devant la fusillade de ma sœur, je vous laisse à juger de la retraite que j'exécutais en déroute lorsque je craignais de voir donner la réserve. A tel point que le capitaine Milleret (c'est le futur de Marthénice) étant le seul qui ne me parlât pas de vous, parce que (laissez-moi le dire une dernière fois), il avait le rare bonheur de ne pas vous connaître, je ne pouvais plus vivre qu'avec lui. Je ne goûtais, en vérité, les charmes de la paix qu'avec le soldat.... Mais, brouillon que je suis, j'oublie ma question de tout à l'heure: Que faisons-nous de la cousine Cécile? Que deviennent vos chastes amours? Ah! ah! ah! ah! »

Ce fut dans ce cercle de propos que la conversation tourna pendant une heure: ce démon de Frédéric jouait sans le savoir avec un fer électrisé. A chaque allusion qui me répondait des pieds à la tête, car on ne parlait que d'amour, car on ne parlait que de duel, je ne sais si c'était le bras de Verneuil qui tressaillait ou le mien: ce fut l'un ou l'autre; peut-être le mien tout seul, peut-être le sien tout seul. Je ne puis le dire; mais, à coup sûr, il se passait quelque chose d'indéfinissable dans tout mon être. Je vivais avec une effrayante rapidité.

Enfin, mon écrivain de frère, quoique intarissable dans ses folies, s'arrêta tout à coup et tira sa montre: « Sept heures! s'écria-t-il, et j'allais manger la consigne. Diable! qu'aurait dit mon capitaine? »

Verneuil, à cette parole, sembla pareillement se réveiller en sursaut. Il saisit la main de mon frère: « Eh bien! à plus tôt que vous ne le croyez vous-même! » lui dit-il avec un sourire mélancolique.

Puis il s'empara de ma main; il appuya mon gant sur ses lèvres, mais il ne me regarda point; et Frédéric, dont la voix s'élevait à mesure qu'il me faisait arpenter le jardin, sans que je fusse à même de saisir les plaisanteries dont il assaisonnait cette séparation, mit en peu de temps la clôture du jardin entre nous et son nouvel ami.

Il me sembla dans ce moment que je devais avouer quelque chose à mon frère; que, imprudence ou non, à cette crise de ma vie, soit que ce fût un rêve de ma tête, soit qu'il y allât de mon avenir, le sein de Frédéric était le seul, entre mon père trop vif pour m'entendre, et ma mère trop craintive pour résister à son mari, le seul où je pusse déposer — sans crainte, car il m'aurait laissé dire; — sans honte, car il m'aurait consolé, — les doutes qui me bouleversaient, les crédulités que j'osais nourrir. Oh! ma Pauline! tu n'as pas de frère, toi! mais ta pauvre mère n'a que toi, ne vit qu'en toi et que pour toi. Aime-la bien, et dis-lui tout: le silence est déjà un grand malheur.

Mais ce ne fut qu'au seuil de notre maison que je me sentis le courage de parler: « Ne rentrons pas encore, mon frère: j'ai des secrets à te confier. — Des secrets, Marthénice! c'est à merveille, et il paraît que je suis en veine aujourd'hui. Je ne te refuse pas, mais je t'ajourne. — Une heure seulement, Frédéric. — Demain, ma bonne amie, me dit-il en m'embrassant. Aujourd'hui le temps nous manque. »

Et je retombai dans ma faiblesse. Pauline, le conseil d'un confesseur et d'un ami, c'est la force; il faut la leur demander aux jours de malheur, quand la terre vacille et que les forces nous manquent.

Nous rentrâmes.

Mon père n'était pas à la réunion du jardin. Je sus qu'il était sorti pour moi. Ma mère me vit inquiète. Elle supposa que je m'impatiençais de cette absence. Hélas! je n'y songeais point. Les fortes passions nous livrent à l'ingratitude: il y a toujours quelque devoir qu'elles font souffrir.

Le capitaine se disposait apparemment pour une promenade: il portait le premier costume du matin. Machinalement et en portant les yeux sur moi, il dit à ma mère, qui suspendit son ouvrage: « Songez-vous à moi, madame, en faisant ce travail? — Non, Cyprien, lui dit-elle en se débarrassant de ses lunettes: c'est une chancelière pour les pieds d'Honoré; car, dans l'hiver, il attrape toujours des rhumes. — Vous êtes la prudence même et le vrai modèle des femmes, » lui dit-il avec un sourire dont l'ironie vint à moi.

Il prit alors le bras de mon frère et l'entraîna pour lui parler. « Tu dînes sans doute avec nous, Frédéric, demanda maman. — Peut-être, » répondit M. Milleret en prévenant la réponse de mon frère.

Ils s'éloignèrent à petits pas, et se mirent à tourner dans le jardin. « C'est toujours la même chanson quand ton frère vient: il nous débauche le capitaine. »

Je voulais rompre la conférence du capitaine avec mon frère. Qu'avaient-ils à se dire? Oh! sans doute, il ne pouvait pas être question entre eux du bal de Cécile et des incidents de la veille; mais il me semblait aussi que Frédéric n'avait pu me refuser si décidément un moment d'entretien pour le seul plaisir de parler guerre ou caserne avec M. Milleret.

Ils étaient disparus sous les derniers massifs du jardin.

En dépassant, à mon tour, une charmille de chèvre-feuille, je vis ouvrir et refermer sans bruit la porte dérobée qui donne sur une rue où se prolongent de grandes murailles. « Maman! m'écriai-je avec un éclat involontaire: mon frère et le capitaine viennent de sortir! — Eh! bon Dieu, Marthénice! tu me cries cela comme un événement. N'est-ce pas aujourd'hui son dernier jour de garçon? Ne vas-tu pas être jalouse? »

Je me tus.

« Viens plutôt me conter quelque chose de ce bal. »

Sur ces entrefaites, j'entendis la lourde grille tourner en criant sur ses gonds: je reconnus, par les jours du feuillage, Cécile qui se dirigeait d'un pas précipité vers le bosquet.

Je modifiai le timbre de ma voix pour ne pas jeter mes paroles au-delà de l'oreille de maman: « Voilà mademoiselle Lambert, lui dis-je; faites-la jaser. Elle vous dira tout ce que vous voudrez à ce sujet. »

Et je profitai du paravent de la charmille pour mettre, sans plus de retard, entre Cécile et moi, la profondeur du jardin.

Conçois mes tranes, Pauline! Henri, la veille encore, doutant s'il pourrait voir ma famille, et le lendemain même, dans notre voisinage, sans entrer chez mon père!... Attendant sans doute cet inconnu, ce singulier visiteur du matin, à ce tir, mon Dieu! où il s'essayait! et contre qui? Oh! cela faisait mal à penser!... Puis, mon frère qu'on n'attend pas, qui vient à six heures, contre toutes ses habitudes, comme s'il était mandé par un avis, par un mot secret du capitaine; m'accordant quelques moments à Tivoli!... Quelques moments, et rien de plus!... Et là, cette conversation de mort et de duel, révélation involontaire, entre Verneuil et Frédéric, de ce qui les occupait sans doute séparément tous les deux!... Enfin, cette fuite, car c'était une fuite, Pauline; car ils avaient feint, Milleret et lui, de causer; car ils ne m'avaient pas dit adieu: et mon frère ne se séparait jamais de moi comme cela!

Ensuite, que venait faire cette femme? Je ne vou-

lais pas me réconcilier avec elle, moi ! La veille, au départ, je l'aurais pu : je le désirais même. Ce matin encore, lorsque j'étais calme, lorsque je souriais à mes oiseaux qui s'échappaient de leur volière.... Mais maintenant !

De cette double impulsion, dont l'une m'attirait sur les traces de Frédéric ; car où Frédéric allait, j'avais quelque droit de m'attacher à lui ; dont l'autre m'éloignait de cette femme qui venait à moi comme pour redoubler mon supplice, il résulta une résolution aveugle, profonde, irrésistible. Puisqu'on n'avait rien voulu m'avouer, j'étais bien déterminée à savoir tout.

J'arrive contre la petite porte de sortie, j'ouvre, je jette les yeux dans la rue. J'attire la porte, elle se ferme. Je ne puis rentrer que par un détour. Le pas est franchi.

La rue est déserte. Je prête l'oreille. Quelque chose de sourd bouillonne dans mon cerveau : c'est le cœur qui chasse le sang, c'est la fièvre, car je brûle. Je n'entends que ce seul bruit. Je vais au hasard, je cours, je ne sens plus la terre ; l'air me porte.... Ah ! les voilà ! Voilà mon frère ! Il se précipite dans le cabriolet. Joseph s'élançait sur l'arrière-train... Comme ce cheval est rapide ! N'importe ! il faut les suivre. Le terrain monte ; je les regagnerai. Ils ne peuvent me voir ; ils ne m'entendent pas. Le cabriolet soulève des nuages de poussière ; à peine si je le vois ! Je ne le suis qu'à la trace de cette fumée qui roule, de ces tourbillons qui s'échappent coup sur coup de la chaussée poudreuse, et qui m'aveuglent. S'ils allaient m'échapper ! Mon Dieu, vous m'avez donné du courage, donnez-moi de la force !

Je vois des gens qui me regardent, mais ils sont rares. Que leur fait mon aspect, et pourquoi me regardent-ils ? Ah ! si tous les hommes songeaient, comme ils le doivent, au bien que chacun d'eux peut avoir à répandre quelque part, je ne serais pas l'objet de cette curiosité stupide, ce cabriolet n'irait pas comme le vent. C'est avec des ailes que l'on court au meurtre ; et moi, je suis à pied !

Nous sommes à la barrière, elle est franchie. J'arriverai trop tard... Où sont-ils ? Je ne les vois plus. Sous ces arbres, à ces cabarets, dans ces champs qui plongent, qui s'élèvent, il y a des milliers de têtes, là, et là, partout. Des gens se promènent, des enfants rient, j'entends chanter... Il y a des gens qui chantent, mon Dieu !

Mais où sont-ils ? Et personne pour me le dire.... Personne ! et autour de moi des milliers d'âmes !

Où avais-je les yeux ? Ils sont là. Voilà Joseph, voilà le cabriolet ; ils sont descendus. Oh ! quand ils seraient les plus furieux, les plus féroces des hommes, ils ne se battraient peut-être pas dans cette foule... Malheur ! ils sont ensemble. Je ne vois plus. Mon cœur ne m'avait pas trompé. Malheur ! et c'est moi, c'est moi sans doute qui suis cause de tout cela !

Mais... aurais-je rêvé depuis hier, ou bien est-ce que je rêve maintenant ? Je n'y comprends rien. Ils se saluent, ils ont le sourire sur les lèvres, ils marchent à pas lents, l'un près de l'autre... Oh ! maintenant, je puis le répéter avec certitude : quand ils seraient les plus hypocrites de tous les hommes, à coup sûr, ils ne se battraient pas, car ils se sont touché dans la main.

Non, ils ne se battraient pas ! Non, mon Dieu, vous ne l'avez pas permis ! Il n'y avait dans tout ceci que mes folles idées, que les mensonges d'une imagination de femme. Comment se pourrait-il que Milleret se fût pris tout à coup de tant de haine envers ce jeune homme ; que ce bon jeune homme eût offensé, de gaieté de cœur, celui qu'après tout je dois épouser ? Mais, dites-moi, où ai-je été chercher tout cela ? De quoi me suis-je occupé l'esprit ? Ils ne se battraient pas !

Dans quel état je suis !... Je dois être à faire peur ; les cheveux collés au front, mon châle sur une seule épaule, la frange de ma robe toute flétrie de la poussière du chemin. Je me sens pourpre, je me sens pâle. Que dirai-je à ma mère lorsque je rentrerai ? Elle m'at-

tend peut-être ; elle me cherche, ma mère. Oh ! j'ai mal raisonné de fermer cette porte, car il me faudra rentrer devant tout le monde, et puis dire.... dire quoi ?... J'ai le temps d'y réfléchir, puisque aussi bien je me suis trompée, puisqu'ils ne se battraient pas.

Quel bonheur que ces arbres me protègent ? Je puis tout voir et je ne suis pas vue. Mais qu'ont-ils donc tant à se parler ? A leur place je m'en irais. Si je pouvais les entendre !... Oh ! non, non, Marthénice, puisque tes imprudences n'ont pas porté leur fruit ; car, je le sens bien, j'ai des reproches, de grands reproches à me faire ; puisque ce bal, cet odieux bal, qui me fait trembler encore lorsque j'y songe, n'a pas amené ce que je redoutais, qui sait, juste ciel ! ce que penserait alors le capitaine Milleret, ce que Henri supposerait à ma vue, et les sarcasmes de Frédéric, car j'aurais perdu le droit de révéler mes terreurs à mon frère, il saurait tout. Peut-être serait-ce un mal plus grand ! peut-être déterminerais-je, par mon apparition imprévue, ce que je me proposais de leur interdire ! Les voilà sans armes, et je leur fournirais une épée... Je ne le ferai pas... Pourvu qu'ils n'aillent pas m'apercevoir !... J'avais bien besoin d'ajouter à mes imprudences !

Et les voilà qui gagnent la campagne ! Mais pourquoi la campagne ? Est-ce qu'ils ne feraient pas mieux de retourner à Paris ? Ils s'en font un jeu ? S'ils pouvaient savoir combien je souffre !... Oh ! mon Dieu ! que faut-il résoudre ? Oh ! mon Dieu ! inspirez-moi !

Je les suivrai, car je ne puis rester là, car je ne suis plus à moi, je délire... Enfin, sait-on bien ce que c'est que le duel ? C'est un crime, si ce n'est une infâme plaisanterie ; c'est un assassinat, à moins qu'il ne se borne au ridicule d'un raccommodement par suite d'une ridicule égratignure... Et, dans tous les cas, j'en serai, moi ; puisque c'est pour moi qu'il y aura du sang sur l'herbe, que l'un des deux périra victime, ou qu'il survivra deux fanfarons. Pas autre chose, messieurs : un mort ou deux déshonorés, c'est le duel à nu. Eh bien, est-ce que je n'aurais pas le droit, puisqu'ils me mêlent à tout cela, sans mon aveu, de leur demander de quel droit ils se battent ? De leur crier : Je vous le défends. Parce que je suis une femme ; parce que, quoi qu'il arrive, si vous ne m'obéissez pas, vous aurez beau faire, c'est sur moi, sur moi seule que retombera la douleur ou la honte.... Mais qu'est-ce pour ces amours-propres d'hommes que la honte d'une femme, que la douleur d'une femme ?

Et tandis que l'exaltation fermente dans ma tête, que je me vois par anticipation debout entre les tubes des pistolets, morte sous la pointe de leurs épées ; par des chemins dont ils ont l'habitude, avec des détours que les raffinements de la science du duel leur inspire — car il faut avant tout de la paix pour que l'on se batte et de la sécurité pour que l'on s'égorge — ils me devançant, ils vont, ils gagnent la plaine ; et je n'ai pas de voix, et je ne puis jeter un cri pour les contraindre de faire halte ! Et pas un d'eux ne se retourne !

Je puis à peine me traîner ; je ne me sens pas. L'interminable distance est toujours là qui se prolonge et qui s'augmente. Ils sont dans la plaine où les arbres cessent, où tout appui me manque, où mes pieds engourdis ne sauraient plus rencontrer la terre et trébuchent à chaque pas sur les cailloux. Déjà les hauts seigles qui se mêlent, qui se croisent, me les dérobent ; et moi-même, perdue dans ces blés, éblouie de ces milliers d'ombres que le vent courbe, qui frappent mes yeux, qui troublent mes pas, je m'y perds et je chancelle.

Enfin, ces blés sont franchis, et j'embrasse d'un regard avide la plaine ensevelie dans cet immense horizon. J'ai reconnu Milleret, il marche au bras de Frédéric ; et, d'un air indifférent, il montre du bout de sa canne, à M. Verneuil qui le suit de près, une de ces redoutes circulaires de gazon, où Cécile et moi, huit jours plus tôt, nous avons tressé des couronnes de

bleuets pour ma sœur. Des couronnes et un terrain de mort !... C'était comme ici, ma fille... Chaque année, ce vestibule du cimetière prélève un impôt sur les préjugés du sang que la loi de Dieu réprovoque ; puis on y cueille des fleurs pour l'enfant qui chante, peut-être pour l'orphelin dont le père a succombé. Et le soleil se lève pur et beau sur ces contrastes : il en éclaire tant d'autres sur le globe !

Ils ont escaladé le tertre ; Verneuil un des premiers. Son ami l'atteint ; et moi, qui n'ai plus d'espoir, je cours, j'ai repris un éclair de volonté : c'est elle qui me soutient. Je me tuerai si je tombe. Frédéric vient d'atteindre la marge de la redoute : les autres ont disparu dans la profondeur. « Éloignez-vous, ma petite dame, crie un paysan qui vient à moi : éloignez-vous, ils vont se battre ! »

Et dans ses bras vigoureux, cercle de fer, que je cherche inutilement à briser, ce malheureux me retient et m'emprisonne. Avec mon élan perdu, toute mon énergie s'éteint. Je ne parle pas, ma bouche est sèche. Sur la terre où mes jambes qui tremblent ont contraint cet homme de m'agenouiller, j'arrache ma bague, je la lui donne, je lui montre mon frère ; mon frère, qui jette un dernier regard du côté de Paris. Des cris inarticulés sortent du fond de ma poitrine, et je me tords les bras ; mes gestes sont plus impérieux, plus répétés. Le paysan se décide ; il part comme un trait. Je rampe de loin sur ses traces. Dieu soit loué ! puis-je enfin mon frère vient à moi. A mi-chemin, je tombe la figure contre ses genoux. Je n'étais plus qu'à deux pas de la redoute. « Bonne Marthénice, dit mon frère en se penchant vers moi : va, j'ai tout compris maintenant. Mais sais-tu bien ce que tu fais ? Veux-tu que la vie de Milleret soit ternie lorsque tu ne peux plus empêcher rien ? — Frédéric !... — Il faut rester là, Marthénice ; il faut rester. Si le capitaine meurt, je le vengerai. J'en fais le serment. — Oh ! je te le défends, Frédéric, je te le défends. »

Et je retins mon frère avec une espèce de frénésie. « Mais alors tu n'interviendras pas, me dit-il avec une émotion profonde. — Non, si tu veux rétracter cette promesse qui m'épouvante. »

Il parut hésiter. Je joignis les mains. « Eh bien, je te le jure, Marthénice. — Dieu nous entend, Frédéric... — Et vous, cria-t-il au paysan, sur votre vie, retenez-la. »

Comme il me quittait, le capitaine parut à la saillie du tertre ; et Frédéric, par un mouvement de compassion fraternelle, dirigea le regard de Milleret vers cette femme agenouillée qui levait les mains et qui priait.

Oh ! oui ! ce fut un mouvement bien affreux que celui par lequel l'impatience de Milleret se manifesta ! que cette brutale résolution, trahie par le geste du forcené, de passer outre, soit que je fusse ou non mourante ! que cette inhumanité, peinte sur son visage, et qui cessait d'être alors de la bravoure ! Non, non, je n'ai jamais vu la bravoure se ravalier si bas. Il y eut à la fois de la convulsion, de la rage et du mépris dans l'éclair de ses prunelles, dans la contraction de ses lèvres, dans le mouvement de ce bras qui m'aurait brisée si j'avais été près de lui. Quelque chose se brisa dans mon cœur : ce fut l'idée d'être sa femme un jour.

Mes yeux se fermèrent. Je désirai ne plus les ouvrir.

Mais j'entendis tout.

« Messieurs, dit le capitaine, il est bien arrêté, je crois, entre nous, que, sur le terrain, l'origine de la querelle doit rester indifférente : nous ne serions pas plus francs pour vous que nous ne l'avons été pour nous-mêmes. Ici, comme ailleurs, je ne sais pas ce que c'est qu'une explication pacifique, et j'ai su rendre toute excuse impossible, car je n'en fais point. La haine a précédé la colère ; il en est toujours ainsi. Suivant les expressions du premier témoin de M. Verneuil, qui m'a lui-même fixé l'heure et le lieu ce ma-

tin, c'est de l'affront qu'il s'agit désormais. Nous n'avons voulu que des témoins pour le duel, et non des juges pour nos motifs. M. Verneuil a le choix des armes. — Épée ou pistolets, je vous laisse le choix, capitaine Milleret, répondit Verneuil. — Je ne puis admettre cette indifférence que sur la caution de vos témoins, répartit Milleret : encore faut-il que je sache si vous maniez l'épée. »

Il y eut un moment de silence.

« Ces retards sont fatigants, reprit le capitaine ; chargez ces pistolets, je vous prie, et nous marcherons jusqu'à dix pas de distance l'un sur l'autre. Aucune arme n'est maudite pour moi, et je vous plains, monsieur, si vous avez le malheur de me manquer. »

J'ouvris les yeux. Je faisais un effort pour me relever et courir ; mais mon frère, dont la tête dépassait en ce moment le bord de la redoute, porta son doigt sur ses lèvres, et de ses lèvres au ciel. J'en frémis ; car, en reprenant ma parole, je lui rendis la sienne, et je jetais peut-être au duel une tête de plus lorsqu'il en tenait déjà deux dans sa balance.

Donnés par Frédéric, le premier, le second, le troisième signal soulevèrent par trois bonds mon corps, ma tête et mes bras. Deux explosions se croisèrent, et je tombai.

Je me sentis soulevée de terre et pressée contre une poitrine d'homme. Je rencontrai un regard étincelant de joie que je ne cherchais pas. « Enfant, qui tremblais pour moi, me disait le capitaine. — Ah ! vous me faites horreur, » m'écriai-je en le repoussant.

Et je m'élançai comme un éclair vers la redoute.

Mesurant le sol de toute sa longueur et la prunelle éteinte, Henri, taché de sang, pâle et beau comme mon Dieu descendu de la croix, formait le centre d'un groupe d'hommes dont ce résultat sinistre et prévu bouleversait alors tous les visages. L'un, celui que j'avais vu le matin, restait penché vers la victime, absorbé dans l'intérêt d'une pensée qui n'allait pas plus loin, la main droite sur le cœur de Verneuil, la gauche étendue au hasard pour qu'il régnât du calme, et qui m'arrêta. Deux délibéraient à voix basse, tristes et soucieux : c'étaient mon frère et un autre. Le quatrième, avec des pas insensibles, allait ramasser les épées inutilement détachées de leurs fourreaux, et reprenait, comme s'il faisait un vol, une boîte à fermoir d'acier. Là encore, c'était le silence, et quel silence, mon Dieu ! Mais moi, moi qui planais de tout mon corps, et de mes deux mains tremblantes, sur cette main dont l'immobilité m'opposait sans effort une barrière que je n'osais repousser ; — car, sur les muscles, sur la physionomie expressive et brune de cet homme agenouillé dans le sable près du vaincu, sur ces mêmes traits que le matin j'avais trouvés si durs, et que je trouvais maintenant si bons, je voyais frémir et se calmer, se traduire enfin tour à tour les consultations décisives de la science et les mornes anxiétés de l'ami, — dès qu'un seul espoir de salut illumina ce regard libre et pur qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme : « Ah ! vous êtes M. Stefano Lalzani, lui dis-je en tombant à genoux pour couvrir sa main de mes embrassements. Vous le sauvez, n'est-ce pas, vous le sauvez ! — Oui, Cécile ; oui, me répondit Stefano avec une forte pression de main. — Ah ! ma sœur, me dit Frédéric à voix basse, il se trompe, mais il vous a devinée. Stefano méritait mieux que moi d'être votre frère. — Cécile ; insista vivement Stefano, il faut transporter votre cousin chez vous ; c'est près d'ici, je crois. Hâtons-nous : ne perdons pas une seule minute. Je ne pensais pas vous faire ma première visite sous de tels auspices ; mais, si Dieu n'est pas contre nous, je vous réponds de la vie de notre ami commun. Donnez des ordres, je vous en conjure. » (Voir gravure p. 9.)

Oh ! ma fille, j'avais alors retrouvé ma force, ma voix et ma vie. Plus rapide que mon frère, à l'aide de mon voile que j'agitais au vent, dressée sur la pointe des pieds, comme pour dominer la plaine où l'on apercevait quelques journaliers épars çà et là, j'eus bien-

tôt la satisfaction de voir accourir à ce signal quelques braves gens qui formèrent à la hâte un solide brancard. J'expédiai l'un d'eux vers la Folie-Lambert pour avertir Victorine. Je pensai que, Cécile absente, personne ne me contesterait, jusqu'à son retour, le droit douloureusement acquis par mes tranches de rester auprès de Henri ; d'ailleurs, Frédéric serait là.

Ces détails terminés, je revins au blessé qui rouvrait les yeux, et qui laissa errer sur moi un triste et doux regard. Stefano, toujours dans l'erreur, me pria de détacher le pistolet que mon cousin retenait encore par un reste de contraction nerveuse. « Je ne vous quitterai pas, » dis-je à Verneuil.

Et sa main pressa faiblement la mienne.

Il fallut penser au trajet.

Ce ne fut que lorsque nous nous mîmes en marche que j'aperçus de nouveau le capitaine Milleret, debout et seul à quelques pas, foudroyé comme Cain par le jugement de Dieu.

Je me détournai. Je ne voulais plus le voir.

A la Folie-Lambert, Victorine, effrayée, me prit à part. « Oh ! mademoiselle Duclos, si vous saviez ce que disait hier ma maîtresse. C'est pour cette fois, je gage, qu'elle va jeter les hauts cris et que je serai chassée ; mais je suivrai partout M. Henri. Sans lui je ne serais pas restée dix minutes dans cet enfer. Je voulais l'embrasser et puis mourir. — Puisse-t-il ne pas mourir après t'avoir embrassée, » lui dis-je.

Et j'allai m'asseoir au chevet de Henri, vis-à-vis de Stefano, qui se levait, qui marchait dans la chambre, écoutait la respiration de son camarade, lui palpa le front, le poulx, la poitrine, et qui se replaçait auprès du lit pour examiner son malade en silence. Stefano resta deux heures sans me voir ; et moi, je restai deux heures à regarder Stefano.

C'était le miroir où se reflétait la situation de Verneuil.

Enfin, après avoir étudié chaque symptôme, avec une attention toujours croissante, Stefano tourna vers ta mère son regard étincelant de joie, et je me précipitai à son cou. « Bonne Marthénice, murmura Henri. — Marthénice ! reprit Stefano stupéfait ; mais.... où donc est mademoiselle Lambert ? »

En ce moment, le roulement d'une voiture s'arrêta dans la rue.

Frédéric amenait mon père et ma mère.

Au bout de quelques instants, ma mère laissa M. Duclos s'entretenir avec Henri. Elle me conduisit dans une embrasure de croisée : « Lis, » me dit-elle.

C'était une lettre du capitaine à mon père.

Elle ne contenait que ce peu de mots :

« Mon ami, la conduite de votre fille me déshonore et me dégage. MILLERET. »

« Eh bien, ma fille ? — C'est un homme affreux, ma mère. »

Je courus vers le lit où notre blessé élevait la voix, et réfutait les scrupules de mon père sur la précipitation de cette rupture, en lui montrant la glace brisée du salon. « Décidément, me dit Verneuil, ma cousine se brouille avec moi. Vous aviez bien deviné, Marthénice ; mais, si j'ai quelque compassion de votre part, Stefano prétend que je ne serai pas inconsolable. »

Je lui tendis vivement le billet du capitaine. Il le lut, puis il posa ses lèvres sur ma main.

Et voilà, mon enfant, l'histoire de mes quarante-huit heures.

Cependant, tout ceci ne fut bien démêlé que six semaines après ; et, comme on publiait notre premier ban, mon père, un soir, à La Chapelle, car la Folie-Lambert resta dans la portion d'héritage de Verneuil, nous fit part d'une grande nouvelle, tandis que je promenais mon convalescent sur le tapis du salon. Le capitaine Milleret épousait mademoiselle Cécile Lambert. Nous sourîmes. « Vous souriez, nous dit ma mère, ceci ne présage rien de bon. »

Ma mère avait raison : la haine avait formé cette alliance. Un procès, que d'autres procès suivirent, commença les hostilités à l'occasion du testament de l'oncle : chicanes bien bénévoles, puisque mon mari gagna tous ces procès. Mais, lorsque le motif de leur ressentiment se fut évanoui, ces conjurés, qui se croyaient époux, se trouvèrent sans amour, parce que la rancune leur échappait. Ce qu'avait uni la colère s'isola quand la colère n'eut plus d'aliment. Une séparation scandaleuse devait s'ensuivre : elle eut lieu. Le capitaine ruina et quitta Cécile ; des détails affreux nous en vinrent de toutes parts. Je refusai longtemps de les croire.

J'appris enfin que, revenu plus que jamais, par le tourment de ses haines mal assouvies, aux haines politiques, qui trouvent toujours de nouveaux ferments et de nouveaux complices, Milleret s'était jeté dans les agitations de l'Espagne pour ressusciter la constitution des Cortès. « C'était pourtant un excellent garçon, nous disait un jour mon père : joueur avec les enfants, bon convive et ami dévoué. — Je ne l'ai vu que deux fois, reprit Henri : c'était peut-être un enfant dans les repos, mais c'était un tigre dans le mouvement. »

Je te dirai le reste de la vie de ton père, ma Pauline, Avant son départ pour Barcelone, avec le chirurgien Mazet dont il était l'ami, une femme fit remettre un billet à Verneuil. C'était Cécile. Elle était réduite à la misère ; elle voulait le voir. Il me consulta. « Va, » lui dis-je. Et il lui assura un revenu viager. Tu sais qu'après la peste de Barcelone la guerre fut déclarée entre la France et l'Espagne. La Catalogne devenait inhabitable, et j'écrivais lettre sur lettre à Henri pour le conjurer de revenir. Quitte des devoirs de sa profession, échappé pour la dixième fois de sa vie à ce fléau qui tua Mazet près de lui, je craignais qu'il ne se passionnât pour la guerre à cause de ses opinions monarchiques, qu'il tenait de son admiration pour l'Empire. Ce que je redoutais arriva : non qu'il se mit dans les rangs avec un fusil, mais il fit volontairement partie de la division Pécheux pour suppléer à la mort d'un chirurgien. Le 14 octobre 1823, aux environs de Lérida, comme il était agenouillé devant le pied d'un soldat dont il pansait la blessure, un coup de feu, parti d'une haie, renversa Verneuil. Son ancienne blessure se rouvrit. Le misérable assassin fut interrogé, reconnu pour avoir servi d'espion à Mina, qui l'avait choisi, parce qu'il parlait le français comme sa langue maternelle. Si le soupçon de ton père est fondé, rien ne serait moins étonnant : c'était le capitaine Milleret.

Ton père mourut dans mes bras à Paris, moins de deux mois après.

Maintenant tu sais tout, Pauline, et mon histoire et celle de Cécile, qui, tu l'as vu tout à l'heure, vient encore, ainsi que moi, pleurer sur le tombeau de ton père.

Pardonnons à Cécile de nous haïr, puisqu'elle l'a toujours aimé.

